


FERDINAND DENIS

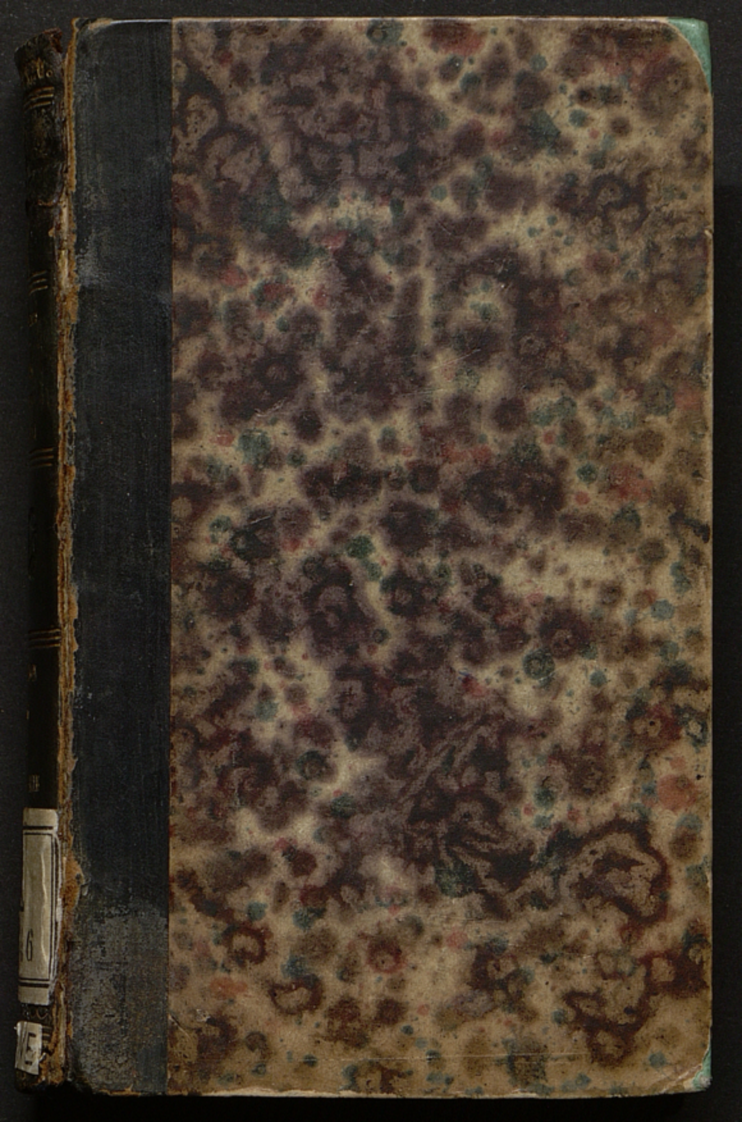
RÉSUMÉ
DE L'HISTOIRE
DU BRÉSIL

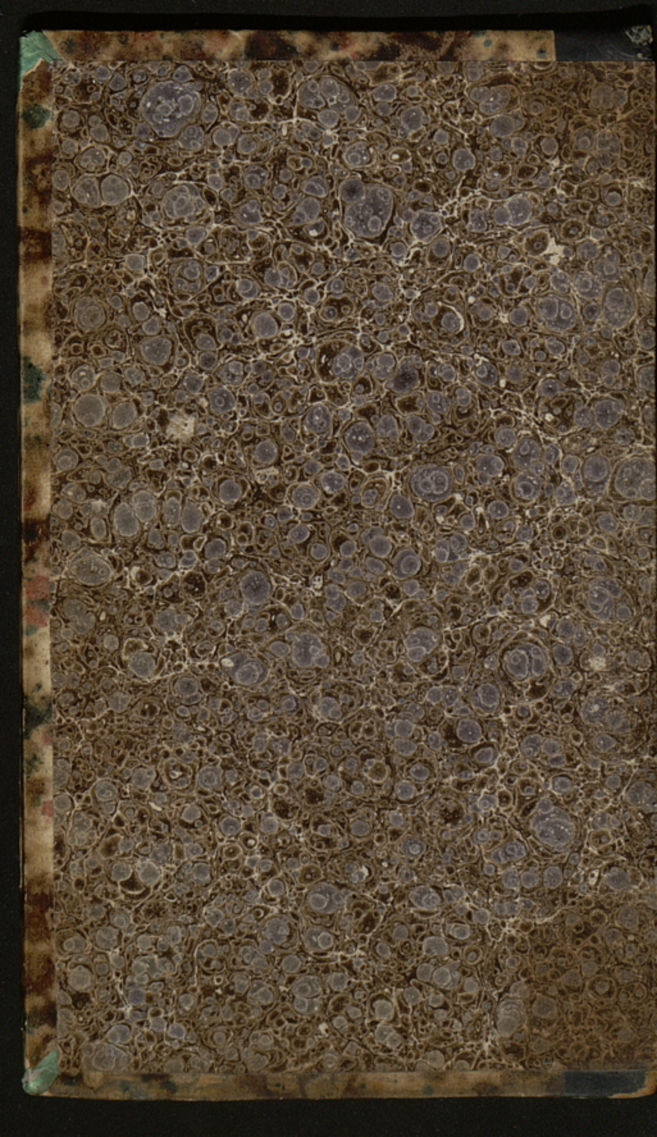


1RE ÉDITION
PRÉCÉDÉ
DE LA
GÉOGRAPHIE

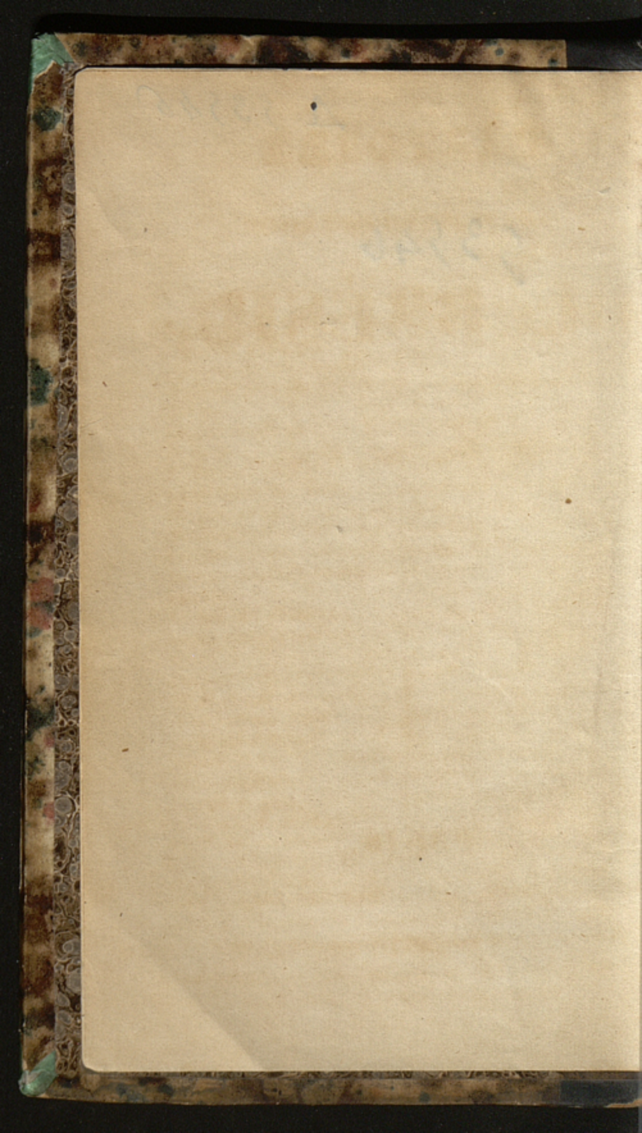












pièce 1

HISTOIRE

GÉOGRAPHIQUE

DU BRÉSIL,

PAR

M. Ferdinand Denis.

(2e édition.)



TOME PREMIER.

PARIS,

RUE ET PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 30.

1834.

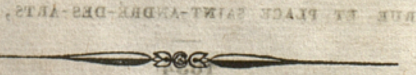
NOMS DES FONDATEURS.

MM.

Le marquis *Aguado*, fondateur principal.
Ajasson de Grandsagne.
Aubertot père (de Vierzon.)
Baring.
Le duc de *Bassano.*
Beaunier.
S. Bérard, député.
Le général *Bertrand.*
H. Boulay (de la Meurthe.)
Boullay.
Caignet.
Le marquis de *Châteaugiron.*
Chaulet.
Le duc de *Choiseul.*
Le maréchal *Clauzel.*
Collot.
Darcet.
P.-J. David.
Amb.-Firmin Didot.
Le général *Drouot.*
Duriez.
Duris-Dufresne.
Ferrère-Laffitte.
Français (de Nantes.)
Gall aîné.

MM.

Ganneron.
Gasc, offic. de l'Université.
Gay-Lussac.
Le général *Gourgaud.*
Dr *Herpin.*
Jomard.
Le baron *De Ladoucette.*
J.-B. Laffite.
Lemaire aîné.
Dominique Lenoir.
Letellier.
Le duc de *Liancourt.*
Malpièce,
Mathieu-Dumas.
Odiot père.
C.-L.-F. Panckouke.
Le baron de *Prony.*
Feu le comte *Réal.*
Le général *Rémond.*
Le comte *A. de Richebourg.*
Le comte *De Larochefoucault.*
Lord *Seymour.*
C.-A. Teissier, d'Altroff.
A. Vigier, député.
Mlle *Juliette De Villeneufve.*



Imprimerie de J.-L. Bellemain, 268, rue St.-Denis.

Adoption de l'Université,

POUR PLUSIEURS VOLUMES,

MÉDAILLE D'OR

Du prix Monthyon accordée, par l'Académie française, au volume de *la Sagesse populaire.*

BIBLIOTHEQUE POPULAIRE,

ADOPTÉE

Par la Société pour l'instruction élémentaire,

OU

L'INSTRUCTION

MISE A LA PORTÉE DE TOUTES LES CLASSES ET DE TOUTES LES INTELLIGENCES,

PAR

MM. Arago, Arsenne, Adhémar, Alexandre Barbié Dubocage, Ballanche, E. de Bassano, Boblaye, J.-P. de Béranger, S. Bérard, E. de Beaumont, A. de Laborde, H. Boulay de la Meurthe, Bonvalot, Bory de Saint-Vincent, Breschet, Brierre de Boismont, Th. Burette, CauchoisLemaire, Chambeyron, Champollion-Figeac, Chanut, A. Chardin, Châteaubriant, Chelle, J. Chenu, A. Chevalier, Chevet, Clermont, L. Couailhac F. Cuvier, P.-J. David, Darcet, Darthenay, Douy, E. Duchatelet, Casimir Delavigne, Desvaux, Estève Deville, Dochez, Fazy, Ferdinand Denis, de Gérando, Drouineau, Charles Dupin, Dumersan, Français de Nantes, Galle, Gasc, Gay-Lussac, Herpin, Geoffroy-St-Hilaire V. Hugo, l'abbé Hunkler, Huot, Huzard, A. Husson, Jomard, de Jouy, Adrien et Laurent de Jussieu, Las-Cases, Lecomte, Lourmand, Dominique et Victor Lenoir, H. Martin, de Mesnard, Francisque Michel, de Mirbel, E. de Monglave, Orfila, Louis et Paulin Paris, Parisot, Pirolle, de Prony, Réal, Sainte-Beuve, Savagner, B. Simon, Sénancour, Villermé, Mme Waldor,

AJASSON DE GRANDSAGNE

CHARGÉ DE LA DIRECTION.

ET DEVILLE (PÈRE) Sous-Directeur.

AVIS.

Cet ouvrage paraitra peut-être, au premier abord, un peu étendu; mais on applaudira sans doute aux détails dans lesquels l'auteur est entré, quand on songera au nombre d'émigrans qui abandonnent chaque année l'Europe pour fonder des établissemens en Amérique. On sent alors l'importance d'avoir les documens les plus nombreux et les plus précis; nous croirons donc devoir agir, dans ce sens, relativement aux contrées lointaines où nos compatriotes pourraient songer à se fixer ou au moins à fonder des établissemens commerciaux.

AJ. DE GR.

Il y a plusieurs expressions techniques qui ne seront probablement pas familières à tous nos lecteurs; mais ils trouveront à la fin de l'ouvrage une note alphabétique dans laquelle ces mots seront expliqués.

INTRODUCTION (*).

Peu de personnes savent maintenant que la baie de Rio de Janeiro, avec ses fertiles campagnes, ses rochers à pic, ses collines verdoyantes, a porté, dans quelques relations, le nom de *France Antarctique;* on sait encore moins peut-être que c'est à deux Français, ennemis par religion et rivaux comme historiens, qu'on doit les premières notions un peu complètes que l'on ait eues sur le Brésil et sur ses nations guerrières. Le premier est Jean de Lery, natif du duché de Bourgogne, comme il le dit lui-même, et protestant, fuyant les persécutions de l'Europe, et cherchant une patrie nou-

(*) Nous pensons que nos lecteurs seront bien aises de trouver ici, comme espèce d'introduction, un coup-d'œil sur les voyageurs au Brésil, que M. Ferdinand Denis avait donné dans la revue des Deux-Mondes, à propos d'un article sur l'excellent voyage de M. Auguste de Saint-Hilaire. Nous l'avons fait suivre d'une note indispensable, qui se trouvait comme avertissement en tête du livre, et qui roule sur l'orthographe des noms brésiliens, ainsi que sur les principales dénominations géographiques.—AJ. de GR.

velle aux doux climats de *Guenabara* (1). Le second, André Thevet, est un moine, grand explorateur de contrées nouvelles, voyant rapidement, mais avec sagacité, et revêtu du titre pompeux de cosmographe du roi. Si l'on en excepte les récits curieux, mais un peu romanesques, d'Hans Staden (2), quelques documens raisonnables publiés par Hackluit (3), et quelques *roteiros* (routiers) fournis par les navigateurs et par les colons qui envoyaient à Lisbonne les divers matériaux dont se servit Jean de Barros pour écrire sur le Brésil cette histoire qui n'a point paru, les renseignemens qui parvenaient sur ce beau pays étaient dus, pour la plupart, aux récits mensongers des navigateurs normands, employés au XVIe siècle comme interprètes dans les relations commerciales qu'on avait avec les nations indiennes (4). Quelques-uns de ces hommes, tirés d'une classe corrompue, apportaient trop souvent aux sauvages l'exemple des vices de l'Europe, et puisaient dans la barbarie de ces nations une férocité nouvelle. On

(1) Les Tupinambas avaient donné ce nom à la baie de Rio de Janeiro.

(2) Hans Staden a publié sa relation dès 1556. Thevet a donné la sienne en 1558, et le livre de Lery, composé en 1556, n'a paru qu'en 1578.

(3) Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que l'Amérique étant autrefois, et même encore aujourd'hui, désignée improprement sous le nom d'*Indes occidentales*, les Américains reçurent la dénomination d'*Indiens*.

(4) On peut consulter dans ces documens Hatkins, 1530, 1532; Reniger et Forêt, 1540; Pudsey, 1542; Hare, 1580; Lancaster 1594.

cite d'eux des traits qui ne laissent rien à envier aux conquérans du Mexique et du Pérou; mais doués d'un courage à toute épreuve, d'une activité incroyable, et d'une merveilleuse facilité à se ployer aux coutumes des peuples parmi lesquels ils allaient vivre, ils jouissaient au milieu d'eux d'une telle estime, que le titre de *Mair* ou de Français était la sauvegarde la plus assurée parmi les Tupinambas. On sent toutefois que les récits de ces hommes grossiers ne pouvaient être ni bien exacts, ni bien exempts de préjugés : aussi, vers le milieu du XVIe siècle, des idées fort étranges s'étaient-elles répandues en France sur ce pays. Les cosmographies du temps (et je ne sais trop si celle de Munster n'en offre pas un exemple) nous représentent les indigènes du Brésil débitant la chair humaine sur un étal, comme nos bouchers débitent la chair des bestiaux. Enfin Lery parut, et ces contes absurdes trouvèrent moins de crédit : doué de l'esprit le plus observateur et d'une âme pleine de poésie, ce voyageur comprit admirablement les nations parmi lesquelles il vivait, et la nature sublime dont il était environné; il fait presque pleurer d'attendrissement quand on le voit chantant des psaumes au milieu des belles forêts du Brésil, et quand, dans son effusion pleine d'enthousiasme, il fait partager le sentiment dont il est animé à deux Indiens qui l'admirent sans le comprendre. C'est chez lui que sont décrites pour la premiere fois, avec quelque soin, les productions naturelles du pays; c'est chez lui qu'on apprend à juger ces nations méconnues jusqu'alors, qui joignaient au plus ardent courage les plus nobles et les plus touchantes qualités, et chez lesquelles on est effrayé de ren-

contrer l'horrible coutume de l'anthropophagie comme un fait moral devant lequel l'esprit épouvanté recule, surtout quand il faut le concilier avec des vertus pleines de douceur, et des preuves de la plus touchante hospitalité. Le récit naïf de Lery eut un tel succès en France, qu'il obtint successivement cinq éditions. Quelque temps auparavant, Thevet avait donné ses *Singularités de la France Antarctique*, et ce livre, en excitant les esprits, avait éveillé la curiosité; mais il était si loin d'offrir le charme de style qu'on rencontre chez Lery, qu'il ne put obtenir qu'une vogue éphémère. Observateur moins exact que le voyageur dont nous venons de parler, mais s'enquérant plus minutieusement que lui des croyances religieuses, Thevet est devenu précieux pour ceux qui cherchent des notions sur la mythologie des peuplades du Brésil; et le temps a donné aux récits du *cosmographe* un degré d'intérêt qui ira toujours en croissant, puisque ces nations sont éteintes. Plusieurs années après (1614), Claude d'Abbeville ne se contenta pas d'écrire sa relation du Maranham, il emmena avec lui plusieurs guerriers de la nation déchue des Tupinambas, pour les faire baptiser à Paris, et offrir à une cour pompeuse l'étrange spectacle de ces sauvages, qui, après avoir amusé un moment les oisifs, moururent de douleur loin de leurs belles forêts. Nous ne craignons pas de le dire, quand, malgré l'estimable travail de Southey, on écrira un jour dans tous ses détails l'histoire primitive du Brésil, ce sera à ces trois voyageurs qu'il faudra puiser, ainsi qu'à la relation un peu romanesque du bon Hans Staden. Les ouvrages portugais seront d'un faible secours, si l'on en excepte, avec Vasconcellos, un routier du Brésil que l'on conserve à la

Bibliothèque royale de Paris, et qui, ayant été écrit vers la fin du XVIe siècle, contient les renseignemens les plus précieux sur les indigènes et sur les divisions politiques du territoire qu'ils occupaient.

Mais ces diverses relations ne décrivaient que le littoral; les magnificences de l'intérieur restaient complètement inconnues, et cependant des hommes hardis commençaient à remonter les fleuves, à visiter les solitudes imposantes du désert. Vers la fin du XVIe siècle, les Paulistes (on désignait ainsi les habitans de la capitainerie de Saint-Paul) formaient ce qu'on appelait alors des *bandeiras*, et renouvelaient, dans ces aventureuses expéditions, tout ce que l'esprit chevaleresque de l'époque pouvait imaginer de plus audacieux. Malheureusement ces hommes entreprenans, gens d'action, et non de savoir, ne confiaient guère au papier la relation de leurs merveilleuses expéditions; ils ne leur attribuaient pas tant d'importance, et se contentaient, à leur retour sur le bord de la mer, d'en faire quelques-uns de ces récits que la mémoire du peuple a conservés en leur imprimant ce caractère de merveilleux que les traditions prennent toujours avec le temps.

Tantôt le voyageur était arrivé dans d'imposantes solitudes, nouvel *Eldorado (pays doré)*, où l'or et les pierres précieuses étincelaient de toutes parts; mais la fatigue l'avait empêché de s'arrêter au milieu de ces trésors, et depuis il n'avait pu trouver ce lieu mystérieux, à la recherche duquel s'élançaient une foule d'aventuriers. Tantôt, sur le bord d'un ruisseau, la mère des eaux (*mai das aguas*) avait arrêté le voyageur épouvanté, et celui qui ne craignait point de combattre le jaguar entourait d'une crainte superstitieuse le lac qui

renfermait le paisible manati, ce *pexe boy* (poisson-vache) des Espagnols, qui, dans toute autre contrée, eût pu donner naissance à la fable des Sirènes; puis venait encore le récit des ruses employées pour vaincre les sauvages, ou pour s'en faire redouter en leur imprimant une sainte terreur. C'est ainsi qu'on vous raconte comment le hardi Bartholomeu Buenno, pour découvrir de nouveaux trésors, menaçait les simples habitans de Goyaz d'incendier les lacs et les rivières de cette immense contrée, en brûlant un peu d'eau-de-vie dans un vase d'étain. On vous dit encore la terreur avec laquelle ces pauvres sauvages voyaient déjà la flamme bleuâtre s'élançant, par un pouvoir mystérieux, au-dessus des vagues, et voltigeant sur elles, jusqu'à ce qu'une vallée de sable remplaçât un lac aux bords enchantés.

On comprend que tous ces contes, qui pouvaient bien entraîner des imaginations enthousiastes, et faire faire des découvertes, n'avançaient guère les Européens dans la connaissance topographique du pays (1). On était obligé de s'en tenir aux anciennes relations; elles contenaient, il faut en convenir, bien peu de notions positives sur l'état physique de la contrée.

Enfin arrivèrent les guerres de la Hollande, et l'on vit paraître deux grands ouvrages qui, pendant bien long-temps, servirent de guide à ceux qui eurent à parler du Brésil. Leur influence devint d'autant plus universelle, qu'ils furent com-

(1) Cela est si vrai que Buenno, dont nous venons de parler, erra pendant plusieurs années dans les forêts pour retrouver les contrées découvertes par son père.

posés en latin. Je veux parler de l'*Histoire naturelle* de Pison et Margraff (1648), et de l'*Histoire contemporaine* de Barlœus (1647). Ces deux volumes, écrits avec conscience, mais se bornant, l'un à la botanique et à la zoologie du Brésil, l'autre au récit d'une conquête, ne purent répandre des connaissances bien générales; néanmoins ils occuperont long-temps un des premiers rangs dans la bibliographie des ouvrages relatifs au Brésil.

Mais Pison et Barlœus, ainsi que Roulox Baro, J. Moreau (1651), Brito-Freyre (1657), leurs contemporains, et plus tard Rocha Pitta (1730), connaissaient encore bien peu de l'intérieur, et les notions qu'ils en donnaient étaient bien vagues; aussi tout le XVIIIe siècle resta-t-il dans une ignorance profonde à ce sujet; car, pendant plus de cent ans, aucun ouvrage remarquable ne fut publié sur le Brésil. Parlerons-nous en effet du livre de Duguay-Trouin, qui n'est que le récit d'une expédition militaire, audacieuse comme son chef? Dirons-nous un mot de ces lettres où Parny décrit Rio de Janeiro en style de boudoir. Enfin, le grave Stauton arriva au Brésil à la suite de l'expédition de lord Macartney, et il donna du moins à l'Europe quelques notions raisonnables sur ce beau pays (1797). Barrow, plus tard, l'imita, et son habile traducteur, Malte-Brun, ajouta son immense érudition aux notions imparfaites que le voyageur avait recueillies (1807). Cependant l'intérieur du Brésil avait vu se développer une laborieuse population; des cités florissantes s'y étaient élevées, et, chose incroyable! l'intérieur était moins connu à l'Europe que les villes des Grandes-Indes ou de la Chine, sur lesquelles les missionnaires donnaient du moins, de temps à autre,

quelques renseignemens. L'ignorance était si complète dans tout ce qui avait rapport à cette immense partie du Nouveau-Monde, que les géographes oubliaient quelquefois de parler de la province du Mato-Grosso, et le Mato-Grosso est plus vaste que la Germanie tout entière (1).

Un grand changement politique amena de grands changemens dans l'état des connaissances sur le Brésil. Sans parler de Lindley, qui ne vit que les côtes (1804), Mawe décrivit enfin une partie de ces mines célèbres dont on ne connaissait guère que le nom, et sa relation, bien qu'imparfaite, jeta quelque jour sur l'intérieur (1812). M. Langsdorff peignit avec charme les délicieuses solitudes de Sainte-Catherine, et révéla aux naturalistes les immenses moissons qu'ils pouvaient y faire. Koster parcourut un pays dont il avait à peine été fait mention depuis les conquêtes de la Hollande : Pernambuco et le Maranhan furent enfin décrits (1816). Puis parut cette *Chorographie brésilienne* (2) de Cazal, qui, malgré ses nombreuses imperfections, rendit un service immense à la statistique du Brésil, et apprit à l'Europe l'existence de vastes provinces dont on ignorait jusqu'au nom; mais, pendant que le P. Manoel

(1) A partir de 1783, un savant, qu'on peut appeler le Humboldt brésilien, Alexandre Rodrigues Ferreira, employa plusieurs années à parcourir les contrées les plus reculées de l'intérieur, et surtout le Mato-Grosso. Ses manuscrits sont restés inédits. Il est mort en 1814.

(2) *Voyez* pour la signification du mot *Chorographie*, le 1er vol. de la *Géographie générale* qui fait partie de la BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE.

Ayres de Cazal (1817) enregistrait sèchement tant de noms de villes, de villages, de nations à demi-éteintes, ou qu'on devait subjuguer, des savans européens, dont on ne peut assez admirer le courage, s'élançaient dans l'intérieur, et allaient étudier des milliers de productions inconnues, ou bien observer en philosophes des nations qu'on verra bientôt disparaître des belles forêts qui leur servent d'asile, et qui elles-mêmes tomberont sous la hache du cultivateur. C'est ainsi qu'on vit paraître tour-à-tour ce prince de Neuwied, plein de sagacité, qui contempla la nature en observateur, et qui la peignit quelquefois en poète (1819); Spix et Martius, dont les voyages sont à peine connus en France, et qui sont cependant pour le Brésil ce qu'ont été pour le Mexique et pour le Pérou les immenses travaux de Humboldt et de Bonpland. Malgré ces grands et utiles ouvrages, auxquels il faut joindre ceux du baron d'Eschwege, qui, vivant depuis plusieurs années au milieu de Minas, a fait connaître mieux que tout autre aux Brésiliens les richesses métalliques de cette belle province, l'état de l'intérieur était presque ignoré en France.

Tandis que Henderson, Walsh, Luccok, se disposaient à visiter soigneusement certaines localités; que Pizarro préparait les matériaux immenses de sa grande *Géographie ecclésiastique*, que Rugendas rêvait à ces belles solitudes, retracées d'une manière si poétique par son pinceau; que M. Warden rassemblait d'excellens documens sur la statistique et sur l'histoire (1); tandis que

(1) Vers le même temps, et seulement à quelques

des savans et des artistes parcouraient le Brésil en sens divers et dans des buts différens, doué d'un esprit observateur, plein de conscience scientifique, un Français, riche de connaissances acquises dans le silence du cabinet, visitait les provinces les plus reculées du Brésil, non-seulement avec l'intention de les faire connaître à la France, mais dans le but plus noble encore de révéler aux Brésiliens les richesses végétales cachées au sein des forêts vierges, ou croissant au milieu de ces campagnes que nul voyageur n'avait visités avant lui. Si le prince de Neuwied cherchait surtout à éclaircir la zoologie du Brésil, si les Camara, les Andrada, les d'Eschwege faisaient connaître ses richesses métalliques, après avoir réuni, durant de pénibles voyages, d'excellens documens sur la statistique intérieure et sur la géographie, M. Auguste de Saint-Hilaire, comprenant la botanique dans son but le plus élevé d'utilité, décrivait les plantes les plus remarquables, et surtout les plus utiles : s'attachant de préférence à celles auxquelles le vulgaire attribuait des qualités précieuses ou énergiques, il combattait les erreurs de la botanique populaire, ou profitait de ses expériences (1); il faisait, en un mot, ce que n'auraient de

années de distance, M. le contre-amiral Roussin exécutait le long des côtes ses immenses travaux hydrographiques; M. Freycinet rassemblait les nombreux documens qu'il a publiés dans son *Voyage autour du monde*, sur la statistique de Rio de Janeiro; M. Taunay répandait le goût des arts dans cette ville, et ses fils préparaient ce panorama d'une si merveilleuse exactitude que tout Paris a admiré.

(1) Ces importantes observations ont été principale-

long-temps fait peut-être les Brésiliens, et ce qui mérite de la part d'une nation la plus haute reconnaissance (1).

Maintenant donc que l'impulsion est donnée d'une manière si remarquable, nous appelons de tous nos vœux de nouveaux ouvrages géographiques, pour que ce beau pays, si bien décrit dans quelques-unes de ses parties, ne laisse plus de doutes sur sa statistique intérieure, complétement inconnue il y a seulement quelques années.

Lorsqu'on lit les ouvrages qui traitent de la géographie du Brésil, une chose peu importante en apparence frappe l'esprit; c'est la diversité d'orthographes adoptées par les différens voyageurs pour exprimer les noms portugais ou brésiliens. Une des premières causes de cette absence d'unité vient d'une circonstance particulière à la

ment consignées dans un ouvrage que nous avons lu avec le plus vif intérêt.

Voyez *Plantes usuelles des Brésiliens*, par M. A. de Saint-Hilaire, A. de Jussieu et Cambessèdes; in-4o, 75 pl.

(1) Qu'il me soit permis de rappeler ici un livre intitulé *le Brésil, ou mœurs et coutumes des habitans de ce royaume*, par Hippolyte Taunay et Ferdinand Denis, *Paris*, Nepveu 1822, 6 vol. in-18, avec fig. C'est le premier ouvrage, je crois, qui ait fait connaître, sous un même coup d'œil et dans leur ensemble, toutes les capitaineries du Brésil.

langue portugaise, je veux parler du *tilde*, ~. Dans nos imprimeries, le tilde a une valeur qui n'était pas inconnue parmi nous au XVIe siècle; il doit remplacer la lettre *m*, prononcée presque comme l'*n*. Les anciens auteurs portugais écrivaient indifféremment *João* ou *Joam*, *sertão* ou *sertam*. Le tilde, selon le système admis par l'Académie, doit se placer sur la lettre pénultième (avant dernière). Il arrive que, faute d'*a tildés*, on écrit chez nous *Joao*, *sertao*, etc., et qu'on prononce comme ces mots sont écrits. *Nous avons remplacé quelquefois ce signe par l'accent circonflexe.*

L'analogie de l'espagnol et du portugais fait commettre aux historiens et aux géographes des fautes encore plus grossières; ils écrivent *Santa Catalina* pour *Santa Catharina*, *Rio Grande del Sud*, pour *Rio Grande do Sul*. Multiplier les exemples serait chose facile; mais nous nous en abstiendrons. Nous voulons signaler encore un autre fait qui n'est pas moins important pour la véritable orthographe des mots géographiques. Les Portugais, comme tous les peuples méridionaux, ne donnent pas à la lettre *u* le son qu'elle exprime parmi nous. L'*u* se prononce *ou*: ainsi le nom d'une nation célèbre au Brésil s'écrit *Guaycurus* et se prononce *Gouaycourous*: on sent que des noms semblables, quand l'orthographe n'en a point été consacrée par l'impression, varient nécessairement selon la prononciation des peuples lettrés. Nous avons un exemple de ce que j'avance dans les excellentes relations des voyageurs allemands, où une foule de mots indigènes sont écrits de manière à être reconnus difficilement par les peuples méridionaux de l'Europe. On sent l'extrême inconvénient qui doit résulter un jour de

cette incertitude pour la géographie ancienne du Brésil. Une foule d'épithètes indiennes sont conservées dans les dénominations de lieux ; il importerait donc d'en arrêter la valeur et d'en spécifier la prononciation relative, en même temps qu'on signalerait ses variétés selon les différences de dialectes : ainsi, le mot *guassu*, qui, en langue tupique (des Tupinambas), veut dire *grand* ou *gros*, revient sans cesse; les Portugais prononcent *gouassou* ou *gouaçou* Ce mot, que les peuples guaraniques adoucissaient et prononçaient *gouazou* (*guazú*), est écrit quelquefois *guaçu*. *Mirim*, petit, est écrit *merim*, *miri*, etc. Pour nous, nous avons pris définitivement le parti, malgré quelques habitudes antérieures, d'écrire les noms selon l'orthographe adoptée au Brésil, en signalant les modifications de la prononciation. Ainsi nous écrirons *Jiquitinhonha*, en avertissant que ce nom du fameux fleuve Diamantin est prononcé à peu près *Jiquouitignogna* (*gn* mouillé comme dans champi*gn*on, Bourgo*gn*e). Nous dirons *Botocudos*, en avertissant qu'il faut prononcer *Botocoudos*, et que le mot *Bouticoudes* prévaut la plupart du temps, en dépit de l'étymologie du mot. Nous nous arrêtons en rappelant que la science positive doit se baser sur des documens écrits plutôt que sur les lois de l'euphonie, qui n'a des droits véritables qne dans les ouvrages d'imagination. Il était à propos, nous le croyons, de signaler ici un abus qui n'arrête pas assez fréquemment les voyageurs, et auquel le consciencieux M. de Saint-Hilaire a porté seul une sérieuse attention ; mais nous n'avons fait que le signaler, car la discussion, nous le sentons fort bien, eût rempli, pour

une chose de détail plus d'espace qu'il ne nous en est accordé.

Je crois cependant absolument nécessaire de faire connaître la valeur de certains termes géographiques indispensables pour comprendre les voyages qui ont été écrits sur le Brésil. Nous ne nous arrêterons pas au mot *serra*, qui désigne une chaîne de montagnes, et qui se transforme quelquefois en *serro* ou *cerro*, pour désigner plus spécialement un mont isolé, comme dans *serro do Frio*. Le mot *rio* (fleuve) est trop généralement connu pour que nous en parlions; cependant il est bon de rappeler qu'il s'applique également aux fleuves et aux rivières. On appelle proprement *campo* tout ce qui n'est point bois vierge, ou qui se trouve couvert d'herbe. Le mot de *capoeira* désigne un bois un peu épais, croissant dans les défrichés cultivés et abandonnés. Les *carrasqueiros* ou *carrasqueiros* sont des bois d'une nature plus vigoureuse; le *capoeirão*, bien que plus considérable, a à peu près la même signification. Le *capão* est un bois semblable à une oasis, et entouré de *campos*. Ce mot vient du brésilien *caâpoam*, île. Le *catinga* est un bois rabougri. Les *carrascos*, considérés comme appartenant aux pays découverts, forment la transition des *campos* proprement dits à une végétation plus élevée. Ces carrascos, espèces de forêts naines, couvrent quelquefois les *taboleiros* (1) ou plateaux. Ces taboleiros, lorsqu'ils

(1) Comme le dit fort bien M. de Saint-Hilaire, *taboleiro* veut dire une planche garnie d'un rebord. Nous ferons observer que *carrasco* signifie bourreau ; il suffit d'avoir voyagé parmi les *carrascos* pour apprécier la justesse de l'expression.

acquièrent plus d'étendue, prennent le nom de *chapadas*. Le *morro* n'est autre chose qu'un morne (2). Les *bandeiras* et *bandeirinhas* désignent les lieux où se sont arrêtées des troupes de Paulistes qui prenaient ce nom. Les *pastos geraes* (pâturages généraux) sont des espaces couverts d'herbes; on dit aussi *matos geraes* (bois généraux) pour les vastes contrées couvertes de bois. Les *queimadas* sont des pâturages nouvellement incendiés. On entend par *sertão* un désert, et cette expression ne peut jamais désigner une division politique de territoire. Chaque province a son *sertão;* c'est la partie intérieure la plus déserte qu'on désigne sous ce nom.

(1) On donne le nom de *morne* au sommet isolé d'une montagne escarpée et stérile.

N. B. On trouvera indiqués sur notre carte générale de l'Amérique Méridionale, les points les plus importans de la géographie de cette contrée.

AJ. de GR.

HISTOIRE GÉOGRAPHIQUE

DU BRÉSIL.

QUAND Pedralvez (1) Cabral, entraîné par les courans de l'ouest, eût découvert ce beau pays, le 21 avril 1500, il n'y vit que de vastes forêts inutiles et que de misérables peuples qu'on pouvait essayer de convertir. Quelques années après, un bois précieux pour la teinture fixa l'attention des navigateurs. Pendant long-temps l'ibirapitanga fut la seule production qui attira les Européens dans ces contrées si riches et si fertiles, et sa teinture couleur de feu (*braza*) donna au Brésil le nom qui l'a désigné depuis. On trouve dans des fabliaux du XIIe siècle le mot *Brésil* employé pour désigner certains bois de teinture ou la teinture rouge elle-même; il paraît certain que les Français, et surtout les Normands, firent un commerce très actif dès le commencement du XVIe siècle avec les Tupinambas, dont ils étaient les alliés au détriment des Portugais : on peut donc supposer que la dénomination de ce beau pays est due à nos navigateurs. On peut dire éga-

(1) Abréviation du nom Pedro Alvarez, Pierre Alvarez.

lement que si, pendant plusieurs années, un seul arbre a établi des relations commerciales entre cette partie du Nouveau-Monde et l'Europe, les avantages qu'on a pu tirer des autres productions coloniales ont été connus avec une lenteur qui doit faire présager ce que peut devenir cette admirable contrée, quand elle se sera enrichie des plantes de l'Asie et de l'Afrique, dont elle semble ignorer encore l'immense utilité.

Le Brésil, situé dans la partie la plus orientale de l'Amérique Méridionale, est en quelque sorte au milieu du monde. Nul pays, peut-être, par sa position géographique, par la beauté de son climat, par l'abondance de ses productions, et enfin, par son système de communications, ne semble appelé à de plus hautes destinées : la nature qui a tant fait pour cette contrée, n'attend que l'énergie de l'homme pour montrer elle-même toute son énergie; elle donne à qui lui demande, et dans ces bois vierges, qui tombent de toute part pour faire place à de riches moissons, au sein de ces forêts imposantes, l'homme ne peut être déçu; la prospérité future des nations, une civilisation puissante et progressive sont promises par l'exubérance sauvage de la nature elle-même; elle semble dire au milieu de ces vastes campagnes : « Travaille, la terre ne peut être ingrate, et l'âge d'or est devant toi. »

Le Brésil, si l'on y comprend la Guyane portugaise, est situé entre 4° 20' de latitude septentrionale et le 33° 55' de latitude méridionale, et entre les 37° 5' et 74° (1) de longitude ouest de

(1) Nous indiquons ici la détermination fixée par les

Paris. D'après ces déterminations cette vaste contrée a plus de 950 lieues de longueur du nord au sud; elle en a environ 925 de l'est à l'ouest.

Selon les calculs du savant Balbi, le Brésil occupe une superficie de 2,250,000 milles carrés. L'Atlas d'Amérique, publié par M. Buchon, donne un chiffre de 3,060,000 milles carrés, ou 1,958,400,000 acres. Les évaluations du célèbre Humboldt sont conformes à celles de M. Balbi, puisqu'il admet 250,000 lieues carrées marines de 20 au degré (1) pour tout l'empire brésilien, en excluant, à l'exemple du géographe vénitien, la province Cisplatine et celle des Missions à l'est de l'Uruguay (2), que quelques géographes nomment à tort Uraguay. La partie occidentale, comprenant les capitaineries du Grand Para, du Rio Negro et du Mato Grosso qu'on peut regarder comme presque inhabitées, renferme à elle seule 138,156 lieues carrées de 20 au degré. Ce pays, qui forme ce qu'on appelait *l'ancienne Amazonie*,

derniers calculs. Dans son *Traité complet de géographie*, M. Casado Giraldes dit que le Brésil, dans sa plus grande étendue, gît entre 0° 15' et 34° 57' de lat. méridionale, et 17° 45' et 53° 4' de longitude occidentale de l'île de Fer. L'atlas d'Amérique le place entre le 4e degré de latit. nord et le 34e degré de latit. sud. longitude occidentale donnée par M. Balbi, entre 37° et 75 longitude, et 4 latit. bor. et 33° austral.

(1) Ou de 390,625 lieues carrées ordinaires de 25 au degré.

(2) *Voyez* Humboldt et Bonpland, *Voyage* (partie historique), tome III, p. 86, édit. in-4. *Voyez* également Balbi, *Essai statistique sur le royaume de Portugal*, tome II, p. 229.

est bien plus grand que la Russie d'Europe, et ne renferme cependant guère plus de 500,000 à 600,000 habitans.

§ *Manières diverses d'évaluer les territoires de l'Amérique.* A propos de l'évaluation en lieues carrées des divers territoires de l'Amérique Méridionale, M. de Humboldt fait observer avec sa sagacité ordinaire que les résultats varient prodigieusement selon qu'on admet dans le calcul les pays soumis au régime des blancs (ainsi que cela se faisait autrefois), ou qu'on y joint, comme cela doit être, les portions encore désertes. Ainsi le Pérou entier, en l'étendant jusqu'aux limites portugaises, à 41,420 lieues marines carrées, tandis qu'en défalquant les pays sauvages et inconnus entre les frontières du Brésil et les rives orientales du Beni et de l'Ucayale, on ne trouve plus que 26,220 lieues carrées : on remarque une différence plus grande pour les Etats-Unis du Rio de la Plata. C'est d'après la même raison qu'on peut donner au Brésil 257,000 ou 118,000 lieues carrées, « selon qu'on calcule toute la surface du pays depuis les côtes jusqu'aux rives du Mamorè et du Javary, ou qu'on s'arrête au cours des fleuves Paraná et Araguay, en excluant de l'*area* (surface du territoire) du Brésil la majeure partie des provinces du Mato Grosso, du Rio Negro et de la Guyane portugaise, trois provinces dépeuplées qui ont plus du tiers de l'étendue de l'Europe. Il résulte, ajoute le savant voyageur, qu'il ne faudrait pas être surpris si différens géographes qui calculeraient les surfaces avec une égale précision, et d'après des cartes suffisamment bonnes, trouvaient des résultats qui différeraient entre eux d'un quart, d'un

« tiers, et quelquefois même de plus de la moi-« tié. »

§ *Limites.* Les limites du Brésil semblent avoir été posées par la nature elle-même : au nord, le fleuve immense des Amazones le sépare de la Guyane; au sud, le Rio de la Plata devrait borner son territoire; à l'est, l'Océan baigne ses côtes; le Rio Paraguay, qui court du nord au sud, et la Madeira, qui se dirige du sud au nord, le séparent à l'ouest des nouvelles républiques. Il forme ainsi une péninsule dont l'isthme a quelques mètres de largeur, et gît entre les sources des Rios Aguapehi et Alegre, rameaux secondaires des deux fleuves que nous venons d'indiquer.

Tout le monde sait que la politique a changé déjà ces limites : en vertu du traité d'Utrecht, une partie de la Guyane française a été cédée au Portugal, et ce territoire peut être considéré comme faisant partie maintenant du Brésil; les guerres qui ont eu lieu à Monte-Video, et qui se renouvelleront probablement encore, nous font voir pour la république de Buenos-Ayres les limites naturelles du sud comme valables en politique (1).

(1) Voici ce que dit à ce sujet M. de Humboldt, dans le 3e volume de la partie historique de son *Voyage*, page 73.

« Les limites entre l'état de Buenos-Ayres et le Brésil ont éprouvé de grands changemens dans la *Banda oriental* (côté oriental) ou province Cisplatine, c'est-à-dire sur la rive septentrionale du Rio de la Plata, entre l'embouchure de ce fleuve et la rive gauche de l'Uruguay. La côte du Brésil, des 30me au 34me degré de latitude australe, ressemble à celle du Mexique,

Un grand voyageur fait assez comprendre l'extrême incertitude qui règne relativement aux véritables limites du Brésil, malgré les interminables opérations des commissions nommées à cet effet par les deux pays; et c'est avec raison qu'il dit, en indiquant les points en litige : « Tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour n'est regardé que comme provisoire. »

Négligeant donc quelques fractions qui, dans toute autre contrée, pourraient paraître d'une assez grande importance, nous dirons que sa longueur, du nord au sud, est de 69¼ lieues de 20 au degré (non plus de 25), à partir de la pointe Maguary, à l'entrée du Rio Para (15' sud), jusqu'à la pointe de Maldonado, dans le golfe du Rio de la Plata. Sa plus grande largeur de l'est à l'ouest peut être évaluée à 600 lieues depuis le cap Saint-Augustin (cabo S. Agostinho) jusqu'à la pointe Abunâ, sur les rives du Rio Madeira (1).

entre Tamiagua, Tampico et le Rio del Norte ; elle est formée par des péninsules étroites derrière lesquelles sont situés de grands lacs et des marais d'eau salée (*laguna de los Patos*, *laguna Mirim*) ; c'est vers l'extrémité de la laguna Mirim, dans laquelle se jette la petite rivière de Tahym (lat. 32° 10') que se trouvaient les deux *Marcos* portugais et espagnols. La plaine entre le Tahym et le Chuy était regardée comme un territoire neutre. Le fortin (petit fort) de Santa Teresa (latitude 33° 50' 32"), d'après la carte manuscrite de don Josef Varela, était le poste le plus septentrional qu'avaient les Espagnols sur les côtes de l'Océan Atlantique, au sud de l'équateur. »

(1) Manoel Ayres de Casal et M. Casado Giraldes

§ *Relations avec les pays voisins.* On a déjà vu que, par sa position géographique, le Brésil se trouvait en rapports immédiats avec les Provinces-Unies de la Plata, le dictatoriat du Paraguay, la république de Bolivia, la Colombie et les Guyanes, qui sont encore des colonies européennes. Ce vaste empire est maintenant en paix avec tous ses voisins. Toutefois, ses relations vers le sud, où les deux populations se touchent, peuvent être troublées à chaque instant, et l'on ne sait trop comment qualifier celles qui ont lieu avec le Paraguay, qui semble plutôt chercher à conserver son repos intérieur qu'à établir des relations amicales avec son puissant voisin. Le Brésil a toujours cherché à s'étendre au-delà du fleuve des Amazones, et l'on ne comprend pas trop pourquoi lorsqu'on songe à son immense étendue. On peut croire cependant que, dans cette direction, les divers établissemens appartenant à des puissances européennes maintiendront la paix, que les vastes solitudes du Mato Grosso assurent dans une autre direction avec les républiques limitrophes.

§ *Avantages et inconvéniens de la situation du Brésil.* Par sa position, le Brésil est admirablement situé pour servir de point de relâche aux navigateurs qui font le tour du monde, ou bien

adoptent le même nombre. L'on voit qu'ils n'admettent pas la Guyane et qu'ils basent leur calcul sur la lieue de 20 au degré. On a présenté deux évaluations, la première est destinée aux lecteurs français. Les évaluations de M. de Humboldt sont toujours de 20 au degré, à l'exception des calculs de l'essai politique sur la nouvelle Espagne.

à ceux qui se dirigent vers l'Inde ou vers la Chine; et cette position peut lui offrir d'immenses avantages commerciaux. Le climat, la configuration du sol donneront un immense développement à son agriculture, qui peut s'exercer et sur les productions des denrées équinoxiales, et sur celles des régions du midi de l'Europe. Ses ports immenses assurent aux produits du bord de la mer une facile exportation; la direction des fleuves présente à l'intérieur des débouchés qu'un peu d'industrie doit accroître prodigieusement. Si jamais le Brésil manquait de bestiaux, les vastes pampas de Buenos-Ayres pourraient lui en fournir, de même qu'il pourra tirer un jour du Paraguay certaines productions que son territoire ne paraît pas apte à produire aussi facilement. Quant à ses rapports avec le Pérou, la Colombie, la Guyane, ils ne seront long-temps d'aucune conséquence; et il est difficile de prévoir quelles seront les divisions de ce vaste empire, lorsqu'ils existeront en pleine activité.

§ *Position politique du Brésil.* Un des inconvéniens politiques du Brésil, comme monarchie constitutionnelle, c'est d'être environné de républiques. Toutefois, jusqu'à présent, les résultats de ce voisinage n'ont pu avoir l'action directe prévue par quelques publicistes, et la minorité du fils de don Pedro laissera probablement long-temps encore les choses dans l'état où les a mises la dernière constitution.

§ *Géologie.* Il est presque impossible de déterminer d'une manière satisfaisante la géologie du Brésil; on sent qu'elle doit nécessairement offrir de nombreuses variétés. Toutefois, on reconnaît généralement dans les montagnes les formations

primitives, et surtout le granit. Au moyen d'une adjonction plus ou moins grande de mica; il se transforme en schistes micacés ou en gneiss. Sur la côte, le granit domine, et cela arrive surtout à Rio de Janeiro. En général, la terre dont le roc est recouvert et qu'exploite l'agriculture est une argile rouge; des dépôts considérables de sable et de terreau se sont formés, surtout, le long de la côte du nord, à l'embouchure des grands fleuves.

§ *Plaines ou bassins*. Le bassin central du Rio Negro et de l'Amazone est le plus grand des bassins de l'Amérique du Sud. C'est dans ces plaines humides que la végétation des tropiques développe sa plus grande activité. Bien différentes des llanos (plaines) de Venezuela ou du bas Orénoque et des pampas du Rio de la Plata, qui ne sont que des prairies couvertes de graminées, les plaines du Rio Negro et de l'Amazone sont couvertes d'immenses forêts. Une partie du bassin de l'Amazone, dirigée de l'est à l'ouest entre le 2me degré nord et le 12me degré sud, a 880 lieues de longueur; les collines du Rio Beni, qui approvisionneront un jour ce pays de sel, sont ridiculement travesties par quelques cartes en *hautes* Cordilières et Andes de Cuchao. Au nord, le bassin de l'Amazone n'est que d'un sixième plus petit que l'Europe entière, puisque son *area* est évalué à 244,000 lieues carrées. La partie du bassin de l'Amazone dirigée du sud au nord est la zone ou le détroit terrestre, comme l'a dit M. de Humboldt, par lequel communiquent, entre les 12° et 20° de latit. australe, les plaines de l'Amazone avec les pampas de Buenos-Ayres; les Andes forment le rivage occidental de cette zone; une

portion du contre-fort du Rio Beni, qui n'est qu'un élargisssement des cordilières d'Apolobamba et du Couzco, et tout le promontoire de Cochabamba, avancent vers l'est dans les plaines de l'Amazone : c'est surtout, ajoute notre savant voyageur, le prolongement de ce promontoire qui a fait naître le soupçon d'une liaison des Andes avec une série de collines que les Serras dos Parecis, la Serra Melgueira et la prétendue cordilière de San - Fernando, envoient vers l'ouest. Il est de la plus haute importance que les voyageurs examinent cette partie si peu explorée des frontières du Brésil et du Pérou.

§ *Montagnes.* Avant que M. de Humboldt fît paraître son savant ouvrage, c'était une erreur généralement accréditée que le système des montagnes du Brésil était lié à celui des Andes du Haut-Pérou. Ce groupe a été figuré jusqu'à présent d'une manière extrêmement imparfaite, puisqu'on a confondu des plateaux tempérés, et de véritables chaines de 300 à 500 toises de hauteur, avec des pays excessivement chauds, n'offrant que des rangées de collines diversement groupées. C'est à peu près entre les 18° et 28° de latit. australe qu'est située la région vraiment montueuse du Brésil; on peut supposer qu'elle ne s'étend pas, entre les provinces de Goyaz et du Mato Grosso, au-delà de 53° de longitude à l'ouest du méridien de Paris. On voit que ces limites sont plus étroites qu'on ne le croyait généralement.

Si l'on oppose le système des montagnes du Brésil à celui des autres portions de l'Amérique Méridionale, on voit que dans un espace de 360 lieues de longueur, il correspond géognostique-

ment par sa forme et par sa position aux Andes du Chili et du Pérou : c'est entre les parallèles de 15° et 22° que se trouve sa partie la plus considérable; elle est alors opposée aux Andes du Potosi et de la Paz, mais sa hauteur moyenne est cinq fois moins grande, comme le fait observer M. de Humboldt. La direction principale des chaînons brasiliens (1), là où ils atteignent quatre à cinq cents toises d'élévation, est du sud au nord et du sud-sud-ouest au nord-nord-est. Tout en s'abaissant, ils s'élargissent considérablement vers l'ouest entre les 13° et 19°. Ce qui a fait croire que le système du Brésil était lié à celui des Andes du Haut-Pérou, c'est que l'élargissement occidental du groupe brasilien, ou plutôt les ondulations des Campos Parecis, correspondent aux contre-forts de Santa-Cruz de la Sierra et du Beni, que les Andes envoient vers l'est.

Examinons plus en détail ce système de montagnes si mal connu jusqu'à présent. Cette chaîne du littoral, qu'on désigne ordinairement sous le nom de *Serra do Mar*, s'étend à peu près parallèlement à la côte au nord-est de Rio de Janeiro; on le voit s'abaisser beaucoup vers le Rio Doce, et elle se perd à peu près complètement à Bahia, par les 12° 50' de latit. C'est de la Serra do Mar que faisait partie le fameux Monte Pascoal, aperçu par Pedralvez Cabral lorsque les courans de l'ouest le poussèrent vers la côte. Au Brésil, on désigne également cette chaîne du littoral sous le

(1) On dit *brasilien* et *brésilien* ; le premier mot est plus en rapport avec l'étymologie portugaise.

nom de *Serra dos Orgãos* (montagnes des Orgues), qu'elle porte principalement dans les environs de Rio de Janeiro, et de *Serra dos Aymores* (montagnes des Indiens Aymores), qui semble lui appartenir plus spécialement dans le voisinage du Rio Doce. La Serra do Mar suit la côte derrière l'île Sainte-Catherine jusqu'à Torres (latit. 29° 20'), et, après avoir tourné à l'ouest, elle forme un coude et se dirige par les Campos de Vacaria, vers les rives du Jacuy, comme s'en est assuré M. Auguste de Saint-Hilaire.

Il y a une autre chaîne à l'est de la chaîne du littoral; c'est la plus considérable de toutes; c'est celle que le savant Eschwege considère comme la charpente *osseuse* des montagnes du Brésil, et qu'on désigne sous le nom de *Serra do Espinhaço*. Elle se perd vers le nord par le 16ᵉ degré de lat.; dans cette direction, elle est éloignée de plus de soixante lieues de la côte de Porto Seguro; il en est tout différemment vers le sud : dans cette direction, elle se rapproche tellement de la Serra do Mar, qu'elle se confond presque avec elle dans le nœud de la *Serra de Mantiqueira*. La Serra do Espinhaço atteint sa plus grande hauteur entre les 18° et 21°. Ses points culminans dans la province de Minas Geraes sont l'Itambé. 932 toises.

La Serra da Piedade, près Sabará . 910

L'Itacolumi, proprement Itaconumi. 900

Le Pico d'Itabira. . . . , ... 816

Les Serras de Caraça, d'Ibitipoca et de Papagayo (dont je n'ai pu me procurer l'évaluation positive).

M. de Humboldt, à qui nous empruntons ces détails, dit que M. Auguste Saint-Hilaire a senti

un froid très vif au mois de novembre (saison chaude) dans toute la cordilière de Lapa, depuis Villa do Principe jusqu'au Morro de Gaspar Soares. Le savant voyageur ajoute avec raison que la capitale du Brésil est située à l'endroit où les deux chaînes sont le plus rapprochées et où elles sont presque liées à l'est de la Serra de Mantiqueira, sinon par une véritable chaîne transversale, du moins par un terrain montueux.

Il est prouvé aujourd'hui que c'était une erreur de croire qu'il existait dans le Mato Grosso une cordilière centrale plus élevée que celle de Villa Rica ou Espinhaço.

Sur les frontières de Minas Geraes et de Goyaz, on ne trouve qu'un simple groupe de montagnes, dont les points culminans n'atteignent, à quelques exceptions près, que 300 à 400 toises. Ce sont les Serras de Canastra, au sud-ouest de Paracatu, et da Marcella (lat. 18° 1|2 et 19° 10'); et plus au nord, les Pyrineos (terme brésilien traduit quelquefois par le mot Pyrénées), dirigés de l'est à l'ouest (lat. 16° 10' entre Villa Boa et Meia Ponte): c'est ce groupe que M. d'Eschwege désigne sous le nom de *Serra dos Vertentes*.

Au nord des villes de Guyaba et de Villa Bella (lat. 13°-14°; long. 58°-62° 1|2), se trouvent les Serras ou Campos Parecis, auxquels une tribu sauvage a imposé son nom. Les dessinateurs de cartes ont conservé l'habitude d'en exagérer la hauteur. Les Campos Parecis, entièrement dépourvus de végétation, sont de vaste plateaux arides dans lesquels se rapprochent les sources des affluens du Topayos, de la Madeira et du Paraguay, M. de Humboldt pense qu'on ne doit

pas encore accorder beaucoup de confiance aux cartes manuscrites qui figurent, à l'ouest de Villa Bella, la Serra da Malguerra ou *dos Limites*, entre le Guapore et le Baures; la Serra Baliza, entre le Baures et l'Alegre; et la cordilière de San-Fernando, entre les Missions anciennes de San-Juan Bautista, et de San-Iago (lat. 16°-20°). Avançant dans les provinces des Chiquitos jusqu'à 64° 1/2 de long., et s'avançant à quarante lieues de distance du contre-fort des andes de Santa-Cruz de la Sierra, une partie du territoire occupée par ces montagnes doit être encore regardée comme une *terra incognita* (terre inconnue), qui attend les observations du géographe voyageur.

Nous ne terminerons pas cet article sans indiquer la hauteur que M. d'Eschwege assigne aux plus hauts sommets des différentes chaînes du Brésil:

Serra do Mar (chaîne du littoral, à peine, ...	660 toises.
Serra do Espinhaço (chaîne de Villarica)	950
Serra dos Vertentes (groupe de Canastra et des Pyrénées brasiliennes	450

§ *Côtes*. M. le contre-amiral Roussin a remarqué avec juste raison que depuis Sainte-Catherine jusqu'à Maranham la côte du Brésil est comme enveloppée de deux ceintures de haut-fond, qui, sauf quelques intervalles, se prolongent sur toute son étendue, et semblent avoir pour objet de la garantir de l'impétuosité des vagues dont son rivage est sans cesse frappé.

Plusieurs grands ports, parmi lesquels nous

indiquerons ceux de Porto Seguro, dos Ilheos, de Camamu, de Pernambuco, de Parahyba; de Rio Grande, ne sont que des brèches de ce rescif.

L'aspect des côtes n'est point le même sur toute leur étendue; les terres sont élevées depuis Sainte-Catherine jusqu'au cap Frio, et M. Roussin dit qu'on peut les apercevoir de dix-huit lieues par un beau temps. L'attérage exige des précautions sur plusieurs autres points. Depuis Porto Seguro jusqu'au cap Saint-Augustin la côte est souvent d'une médiocre hauteur, elle est fort basse ou de médiocre élévation depuis Olinda jusqu'au Maranhão.

§ *De la sonde et du secours qu'on en peut obtenir.* M. le contre-amiral Roussin dit que les avertissemens qu'on en peut tirer dépendent de la position où l'on est par rapport au continent. Les grandes profondeurs qui règnent à peu de distance du rivage et en exceptant les Abrolhos, depuis Sainte-Catherine jusqu'à Olinda, rendent ces avertissemens d'un faible secours. Sur la côte orientale la sonde rapporte 77 brasses à dix-huit lieues vers le sud-est de l'entrée de Rio de Janeiro, et plus de soixante brasses encore à sept lieues du cap Frio; à huit lieues seulement vers le sud-est du cap San-Antonio de Bahia, on n'a pas trouvé le fond à 200 brasses, ni même à douze cents au sud de ce cap; bien qu'à quatre, plus à l'ouest et au nord, il n'y ait que 20 brasses d'eau. On n'a pas le fond encore à 120 brasses sous les parallèles de Pernambuco et d'Olinda(1). Une notable différence se fait bientôt sentir

(1) « L'on trouve 50 brasses à 10 lieues dans l'est

quand on avance vers le nord, puisque sous le méridien de Maranham, d'une à vingt lieues de terre, on ne trouve que de 4 à 30 brasses d'eau. Alors la sonde peut devenir d'un très grand secours.

§ *Vigies* (rocher ou bas-fond signalés aux marins.). Sur les côtes du Brésil, il n'y en a que deux; la première est, dit-on, par les 55° 41' 20". de latitude sud, et 47° 19' de longitude ouest de Paris, dans les parages de Sainte-Catherine (1);

« de l'embouchure Rio San Francisco. Enfin, sur « toute la côte qui s'étend au nord jusque proche de « Pernambuco, on ne trouve pas moins de trente à « quarante brasses à neuf ou dix lieues du rivage; et « à moins du double de cette distance, sous les pa- « rallèles de Pernambuco et d'Olinda, on n'a pas le « fond à 120 brasses.

« Entre Amufadas et Jericacoara, et vis-à-vis le pe- « tit village de Caracu, il y a une certaine étendue de « côte que les grands bâtimens ne doivent pas appro- « cher de plus de dix milles. Ils éviteront par là le banc « de Caracu, sur lequel on ne trouve que de quatre à « vingt-cinq pieds d'eau, sur une étendue de trois « lieues du nord au sud. La profondeur augmente après « l'avoir passé, et l'on peut se rapprocher à cinq ou « six milles de la côte; mais elle reste assez faible « jusque sous le méridien de Maranham, pour que, « d'une à vingt lieues de terre, on ne trouve que de « quatre à trente brasses d'eau, et par conséquent « pour que la sonde puisse indiquer très-utilement le « voisinage de la terre. »

(1) « A 35 l. dans le sud, 1/4 sud-est de la pointe « sud-est de l'île Saint-Sébastien, et à 72 lieues dans « l'est, 29° nord de la pointe nord-est de l'île Sainte- « Catherine. »

la seconde; désignée sous le nom de Manoel Luiz, est située presque directement sous le méridien du fort Santo-Antonio da Barra, à Maranham; elle a causé de nombreux naufrages; lat. 0° 51', 25" S., long. 46° 34' 56" O.

M. Roussin parle d'un autre groupe de rochers à environ 7 lieues au nord de ceux qu'il a reconnus.

§ *Courans.* Ils doivent leur force et leur direction aux vents dans ces parages; ils ne sont pas aussi invariables qu'on l'a prétendu. D'après les observations du savant navigateur qui nous sert de guide, on peut évaluer leur vitesse moyenne sur la côte, depuis Sainte-Catherine à Pernambuco, à 6 dixièmes de mille par heure dans les deux moussons: mais cette vitesse, modifiée par différentes causes, n'est point exactement la même sur toutes les parties de la côte, et ce n'est, à ce qu'il paraît, qu'à partir de Pernambuco, et en suivant la terre dans le nord, que les courans peuvent avoir une influence réelle sur la navigation.

FLEUVES ET RIVIÈRES.

§ *Considérations générales.* Comme nous l'avons déjà fait observer, le Brésil offre un des plus beaux systèmes connus de navigation intérieure. Quand on se rappelle que le fleuve des Amazones communique avec l'Orénoque par le Rio Negro et le Cassiquiare, et qu'un jour le grand fleuve pourra communiquer lui-même avec le Rio de la Plata, l'esprit demeure étonné de cette multitude de canaux intérieurs qui éviteront aux hommes d'immenses travaux, et qui, par des routes faciles, amèneront le commerce et l'agri-

culture des contrées centrales au plus haut degré de prospérité. Mais avant ce moment que d'efforts à faire, que de rochers obstruant le lit des fleuves à briser, que de portages à faciliter en ouvrant des routes locales! combien il est nécessaire de déblayer le lit des petites rivières de troncs d'arbres qui y sont amoncelés depuis des siècles (1). Ceci est l'affaire de l'industrie et du temps. Voyons ce qu'a fait la nature.

Rio das Amazonas (2), rivière des Amazones, désignée dans les anciennes cartes sous le nom d'Orellana, On l'appelle également Rio Maranhão dont nous avons fait Maragnon ou Maragnan ; mais il ne reçoit ce nom qu'au confluent de l'Ucayale et du Tanguragua. Selon Ayres de Cazal, quelques indigènes le nommaient *Guiena*. Le premier Européen qui l'ait exploré, Orellana, affirma qu'on trouvait sur ses bords des femmes belliqueuses armées d'arcs il n'en fallut pas davantage pour renouveler l'antique tradition des femmes du Thermodonte. Un célèbre voyageur a remarqué avec beaucoup de raison que les voyageurs du seizième siècle avaient une singulière propension à retrouver dans le Nouveau-Monde les fables antiques de la Grèce; du reste, un récit semblable à celui que rapporte Orellana fut fait à M. de La Condamine, et l'on peut ad-

(1) Comme cela arrive, par exemple, dans le détroit de Puhassu, qui fait communiquer le Rio Pardo avec le Jiquitinhonha, à quelques lieues de l'embouchure de ces deux fleuves.

(2) Les Brésiliens lui donnent ce nom jusqu'à l'embouchure du Rio Negro; de là en haut, ils l'appellent Rio dos Solimões (rivière des Poisons.)

mettre l'hypothèse indiquée par M. de Humboldt, que des femmes indiennes, lasses du joug des guerriers, se seraient soustraites à leur pouvoir pour mener une vie errante et belliqueuse sur les bords du grand fleuve.

Le fleuve des Amazones prend ses sources à la pente occidentale des Andes, par les 4° 42' de latitude N. et les 97° 28', de longitude occidentale (1).

Cependant, en comparant l'opinion des géographes, il est difficile de ne pas avoir quelque incertitude sur sa véritable source. M. Ayres de Cazal affirme que c'est le Tanguragua, et que le Tanguragua naît dans l'intendance de Tarma; d'autres se décident pour l'Ucayale. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces deux torrens en se réunissant forment le grand fleuve. M. Lister Maw, qui en 1829 a descendu la rivière des Amazones depuis le confluent Guallaga (2) jusqu'à son embouchure, ne nous semble point éclaircir complètement la question. M. Adrien Balbi n'hésite pas à regarder le Beni ou Paro, qui, après sa jonction avec l'Apurimac, forme l'Ucayale, comme le véritable Maragnon; c'est pourquoi, sans nous arrêter plus long-temps à une question de détail qui n'est point du ressort de ce livre, nous empruntons au traité du savant Balbi une page où

(1) Voyez l'*Atlas d'Amérique* publié par M. Buchon, *Carte des principales rivières du globe*.

(2) Nous croyons devoir rappeler ici que La Condamine, auquel on doit la première carte supportable du cours de l'Amazone, entra à 80 lieues environ au-dessus du confluent de la rivière Guallaga ou Huallaga.

le cours de l'Amazone nous semble plus clairement indiqué qu'il ne l'avait été jusqu'à présent :

« L'Amazone vient de la république de Colombie, traverse de l'ouest à l'est la vaste province du Pará, et, après avoir arrosé les villes ou bourgs d'Olivença, Obidos ou Pauxis, Santarem, Almerim, Curupa et Macapa, il entre dans l'Atlantique; ses principaux affluens à la droite sont : le Javari, qui vient du Pérou et sépare cette république de l'empire du Brésil; il passe par Borba; le Jutay ou Hyatahy; le Jurna ou Hyarua; le Téfé ou Jépé, qui passe par Ega; et le Purus : tous ces affluens viennent de la république du Pérou et arrosent les solitudes encore peu connues de la comarque du Rio Negro, dans la province du Pará; la Madeira, qui vient des républiques de Bolivia et du Pérou; elle traverse la comarque du Rio Negro, où elle passe par Borba (1); elle est grossie par le Guaporé, qui des-

(1) J'ajouterai que cet immense tributaire de l'Amazone prend son nom des troncs d'arbres énormes que roulent ses eaux lors des crues. Les indigènes le nommaient Cayari à son embouchure. La Madeira reçoit un grand nombre de tributaires considérables; mais son cours est quelquefois interrompu par des cascades. Le saut de Theotonio présente une réunion de roches ayant 26 pieds de hauteur. Quatre issues différentes divisent les eaux de la Madeira en autant de canaux; celle de S. Antonio, par les 8° 88' de lat., forme trois canaux. De la cascade de S. Antonio jusqu'à l'embouchure de la Madeira, on compte plus de trente îles, ayant d'une lieue jusqu'à trois de longueur, et couvertes, pour la plupart, de superbes forêts. La

cend des Campos Parecis, et passe peu loin du Mato Grosso ou Villa-Bella et par le fort do Principe da Beira; le Topayos nommé Juruéna ou Jurena, dans la partie supérieure de son cours; il naît dans les Campos Parecis, dans la province du Mato Grosso, la parcourt du nord au sud ainsi que celle du Pará; c'est dans cette dernière qu'il baigne l'aldea (ou village) des Mundrucus, Pinhel, Aveiro et Alter-do-Chão; l'Arinos, à la droite, est son principal affluent; le Xingu qui prend sa source dans la partie orientale du plateau des Campos Parecis, traverse le pays des Bororos et de plusieurs autres nations indépendantes, dans la province du Mato Grosso, arrose celle du Pará, et baigne dans cette dernière Souzel et Pombal.

« Les principaux affluens à la gauche de l'Amazone sont l'Iça ou Putumayo, et le Yapura ou Caqueta, qui viennent de la république de Colombie; et le Rio Negro, qui est le plus considérable de tous ces affluens. On s'accorde maintenant à placer sa source dans la Serra de Tunuhy, dans la république de Colombie où il passe par San Carlos; ensuite il entre dans l'empire du Brésil où il traverse du nord-ouest au sud-est la vaste comarque du Rio Negro en baignant Thomar, Barcellos, Moura et Barra do Rio Negro; il est grossi à la gauche par le Cassiquiare, bras de l'Orénoque qui vient de la Colombie, et par le Rio Branco, qui traverse du nord au sud, la comarque du Rio Negro; enfin le Rio Trombetos

Madeira se jette dans l'Amazone par 3° de lat., après un cours de 400 lieues.

et l'Anaurapara qui descendent du versant méridional de la Serra de Tumucumaque, et traversent la comarque du Pará. »

Le *Maranham* ou Maranhão proprement dit, qu'on désigne aussi sous le nom de Miarim ou Meari dans la partie supérieure de son cours. C'est après avoir reçu les eaux du Xingu qu'il se dirige vers le nord-est à la distance de quarante lieues; sa largeur augmente prodigieusement en s'approchant de l'équateur; quand il s'est réuni au Tucantins, il se jette dans la mer par une embouchure qu'on évalue à 7 ou 8 lieues, mais qui prend 50 lieues depuis la pointe de Tigioca jusqu'à Macappá, en observant toutefois que dans cette distance se trouve l'île de Marajó (1).

Tucantins (Tocantin ou Pará). La source principale du Tucantins est, selon Cazal le Rio Urubú, qui prend naissance à la base méridionale de la Serra Doirada, à peu de distance de la capitale de Goyaz; ses principaux tributaires sont le Paranatinga et le Canabrava. M. Balbi dit que ce grand courant forme, dans la province de Goyaz, la grande île Santa-Anna, passe par Almeida, traverse ensuite la partie orientale du Pará, et, qu'après y avoir baigné Villa Viçosa, ou Cameta et Pará ou Belem, il entre par une large embouchure dans l'Océan. Le Tapijuru, canal très étroit du côté de l'Amazone, fait communiquer ce fleuve avec le Tucantins. M. Warden dit avec raison que les navires qui partent de Macappá pour remonter le Maranham passent par le Tu-

(1) Ceci réduit, comme on le voit, de 80 lieues, l'étendue admise par les anciens géographes.

cantins, pour éviter les grands courans et gonflement extraordinaire du fleuve désigné sous le nom *de Pórórόca*. La marée se fait sentir dans le Maranham jusqu'à la ville d'Obydos, à plus de 150 lieues au-dessus de Macappá.

Rio Araguay ou *Araguaya*. Il prend naissance dans la province de Goyaz, à laquelle il sert de limite occidentale durant presque tout son cours; on croit que sa source est le Rio Bonito, qui a ses sources dans le voisinage de l'Hypiaughuby : ses principaux tributaires sont les Rio Claro, Vermelho, Crixa. C'est à environ dix lieues de son confluent avec cette rivière qu'il se divise en deux bras et forme l'île de Santa - Anna ou do Bannanal, qui a environ 60 lieues de longueur. L'Araguay perd son nom dans le Tucantins.

En nous avançant toujours du nord au sud, après ces grands fleuves, nous dirons peu de choses de l'Itapicurú, qui descend de la serra de ce nom, et qui se jette dans la baie de San-Jozé. Le Parnahyba nous arrêtera davantage; car il est considéré comme un des cinq grands fleuves du Brésil.

Le *Parnahyba* ou *Paranahyba* est formé, dans le Piauhy, par trois torrens du même nom, qui naissent à la base ou dans le voisinage de la montagne, servant de limites à la province au sud-ouest. Après un cours assez étendu, le Parnahyba se jette dans la mer par six embouchures formées par cinq îles de diverses grandeurs, qui ne sont jamais submergées; le bras principal est désigné sous le nom d'Hyguarassu; les autres reçoivent la dénomination de Barra Velha, Barra do Meio, Barra do Caju, Barra das Cannarias,

et Tutoya. Le Parnahyba, qui reçoit des embarcations considérables jusqu'au Rio das Balsas, est navigable pour les canots presque jusqu'à ses sources.

Viennent ensuite le Seara ou Ciará, dont le cours est très borné; l'Iguaribe ou Jaguaribe (rivière des Jaguars), qui, bien qu'on le considère comme le plus grand fleuve de Seara, n'a qu'un cours très-peu considérable.

Rio Grande do Norte (autrefois Potengy). Il prend sa source au centre de la province de Rio Grande do Norte, et se perd dans la mer à 4 lieues au S. du cap de Saint-Roch. Les embarcations de 150 tonneaux remontent à 21 lieues de son embouchure.

Le Parahyba do Norte. Il a ses sources dans le district des Cayriris Velhos, à la base de la montagne Jabitacá; il coule à l'est-nord-est, et il n'est profond que dans le voisinage de l'Océan, où il se décharge par deux embouchures que divise l'île de San-Bento, à laquelle on accorde une demi-lieue d'étendue. Sa navigation haute est difficile, ou plutôt il ne coule qu'à l'époque des pluies, à cause de l'aridité du terrain.

Rio San-Francisco. Il a ses sources dans les montagnes de Canastra (Minas), environ par les 20° 40', coule d'abord du sud-ouest au nord-ouest, et ensuite à l'est, quand il se dirige vers la mer, par les provinces de Bahia et de Pernambuco. La navigation de ce fleuve important est divisée en deux : navigacão de cima (navigation d'en haut), navigacão de baixo (navigation du bas). La première cesse à l'aldée (village) de Vargem Redonda, ou les berges du fleuve commencent à se rétrécir, et où l'on voit se former plusieurs

cascades, dont la plus célèbre et la plus grande est celle de Paulo Affonso : durant l'été, il y a moyen de passer entre ces chutes. A l'embouchure du Rio Jacaré (rivière au caïman), les rochers cessent.

Le lit du San-Francisco, dans ces parages, est semé de récifs qui offrent l'aspect d'un magnifique aquéduc qu'on aurait démoli. Bientôt le fleuve, commençant à s'élargir, forme une multitude d'îles, couvertes d'oiseaux aquatiques, dont le nombre est prodigieux. Ces îles fertiles sont submergées pendant les crues. Le Rio San-Francisco, si profond dans l'intérieur, cesse de l'être en arrivant à la mer ; il se jette dans l'Océan par deux embouchures inégales : celle du nord, qui est la principale, a une demi-lieue de largeur, et si peu de fond, que les embarcations un peu considérables, telles que les *sumacas*, n'entrent qu'avec la marée haute, et attendent aussi les marées les plus grandes pour sortir. La navigation haute se fait au moyen d'embarcations désignées sous le nom d'Ajojos : ce sont deux canots, ou même plus, amarrés par une traverse qui les joint. Le San-Francisco est abondant en poisson de toute espèce, et surtout en piranhas.

Le Rio Itapicurú, nommé également Jacobina, ou Rio do Peixe, traverse le nord de la province de Bahia. Le Paragassú baigne également cette province, et, après avoir arrosé la jolie ville de Cachoeira, se jette dans l'immense baie de San-Salvador. Le Rio das Contas, autrefois Jussiapé, qui descend de la Serra das Almas, et baigne le district d'Ilheos avant de se jeter dans l'Océan, vient ensuite; puis on rencontre le Rio Pardo, qui prend ses sources dans Minas Geraes (Serra d'Espinhaço)

et se jette dans la mer non loin du Belmonte ou Jiquitinhonha, dont il peut faire éviter la barre dangereuse (élévation des eaux à la rencontre des flots de la mer avec ceux du fleuve).

Rio Jiquitinhonha ou Belmonte (1). Ce fleuve est célèbre par la quantité de diamans qu'il renferme. Il a ses sources dans le Serro do Frio, province de Minas-Geraes; il reçoit plusieurs rivières peu considérables, et son cours est fréquemment interrompu par des rapides, qu'on peut cependant surmonter; il n'en est pas de même du Salto Grande, où nécessairement il faut changer de canots, parce que le fleuve forme trois cascades assez considérables: un canal obviera probablement un jour à cet inconvénient. Après avoir reçu l'Hottinga et le San-João, le Jiquitinhonha se dirige au nord-est, et sépare la province de Porto Seguro de celle de Bahia; en s'avançant vers l'Océan, il prend le nom de Belmonte, qu'il conserve jusqu'à la mer. Le Jiquitinhonha est appelé à jouir d'immenses avantages en raison de l'admirable fertilité de ses bords, et plus encore à cause des moyens de communication qu'il offre avec l'intérieur. La nature semble avoir prévu tous les obstacles, et s'être plu à fournir tous les moyens de les surmonter. La barre du Belmonte est dangereuse, et les embarcations éprouvent de grandes difficultés lorsqu'on remonte le fleuve en franchissant son embouchure. Le détroit de *Puhassu* obvie à cet inconvénient: son cours est

(1) Il y a peu de noms de fleuves, dans l'Amérique, dont l'ortographe ait autant varié. *Voyez* Aug. Saint-Hilaire, Ayres de Cazal et Casado Giraldes.

d'environ trois lieues, et il fait communiquer le Belmonte avec le Rio Pardo, dont la barre est excellente. Le Puhassu cesse d'être navigable lors des sécheresses, mais il ne faudrait que quelques travaux pour le rendre en tout temps à sa véritable destination. Les deux fleuves qu'unit le Puhassu offrent donc, en petit, le phénomène qu'a constaté M. de Humboldt, et qui nous montre l'Orénoque, ainsi que l'Amazone, unis par le Cassiquiare.

Rio Doce. Il prend naissance dans le centre de Minas Geraes, et sépare la province de celle d'Espirito Santo; dans l'espèce d'une lieue, il forme trois rapides (espèce de courans), connus sous le nom d'*Escadinhas*; ils n'empêchent sa navigation que durant la sécheresse. Le Rio Doce se jette dans l'Océan.

Rio Parahyba. Ce fleuve prend naissance dans la province de Rio de Janeiro; il donne son nom à l'un de ses districts, arrose une partie de la province de San-Paulo, et, après avoir reçu un grand nombre de ruisseaux et de petites rivières, va se jeter dans l'Océan.

Le *Rio de Tieté*, appelé autrefois Anhemby, du nom d'une tribu indienne; il prend sa source à environ 20 lieues de la ville de Saint-Paul, et, après un cours assez étendu, il s'unit au Jacaré-Pipira, qui est formé par les eaux du Mugy, qu'on voit naître dans les Mantiqueira. Le Tieté se jette dans le Paraná: on compte 70 lieues de Porto Feliz à l'embouchure du Piripira, et autant de ces parages au confluent du Paraná.

Rio Pardo (fleuve jaune). Cet affluent du Paraná a ses sources dans la comarca (ou comarque, espèce de division correspondant à peu près à

notre mot département) de San-João del Rey; après avoir traversé une étendue de terrain considérable, en se dirigeant au couchant, et après avoir reçu l'Araquara, il se jette dans le Paraná.

Le *Rio Grande de San Pedro*, désigné également sous le nom de Rio Grande do Sul, ne mérite pas, pour ainsi dire, le nom de fleuve, puisque ce n'est que le canal par lequel les lagunes dos Patos et Mirim communiquent avec la mer.

Ce serait sans doute ici l'occasion de parler du majestueux Paraná ou Paranná, qui prend naissance dans Minas Geraes; mais, comme il forme avec l'Uruguay le Rio de la Plata, nous en réservons la description pour l'article consacré aux Provinces-Unies de la Plata et du Paraguay.

§ *Lacs*. On compte au Brésil quelques lacs d'une grande étendue, et il est infiniment présumable qu'il en existe plusieurs dans les vastes provinces du Pará, du mato Grosso et de Goyaz, qu'on n'a point encore visités, ou qui sont fort mal désignés sur les cartes. D'ailleurs, de même que ce fameux lac Parima, dont l'existence est tour à tour niée ou affirmée, il y en a probablement plusieurs qui sont le résultat momentané des crues de certains fleuves ou de l'abondance des pluies. Néanmoins, nous indiquerons ici les principaux, avec leur étendue approximative, en nous avançant du sud au nord. Pour commencer par les plus considérables (*Lagoa dos Patos*, lac des Canards ou plutôt des Indiens, désignés sous le nom d'Indios Patos) (1) : c'est le plus grand de

(1) C'est du moins l'opinion de M. Ayres de Cazal, il dit que le lac dos Patos a pris son nom d'une nation in-

tous ceux qu'on connaît au Brésil : il a 45 lieues de longueur du nord-est au sud-est, parallèlement à la côte ; on évalue sa plus grande largeur à 10 lieues. Il y a fond pour des navires d'un port moyen : on a signalé dans son étendue quelques bancs dangereux. Ses eaux sont salées vers la partie méridionale. C'est dans ce lac que viennent se jeter presque tous les torrens qui arrosent la partie septentrionale et la partie orientale de la province. Leurs canaux principaux sont : l'embouchure du Jacuhi, au nord, et celle du Rio San-Gonçalo, au sud.

Le lac *Mirim* (1), qui prend ce nom comparativement à la grandeur de l'autre, a 26 lieues de longueur sur 7 ou 8 dans sa plus grande largeur ; il se prolonge avec la côte et se jette dans celui dos Patos, par un canal de 14 lieues de longueur, large, navigable et pittoresque. C'est le Rio San-Gonçalo, dont il a déjà été fait mention.

Le *Saboyaty*, le *Chuy*, le *Piratinim* sont tributaires de ce lac ou du San-Gonçalo. Viennent ensuite le Pellotas, le Camapuan, le Palmares, le Capibari, dont on peut voir la description dans la *Corografia Brasilica*, de même que celle du lac da Serra ou dos Barros, qui a 5 lieues de longueur sur une ou deux de largeur. Le long de la côte, depuis le cap de Sainte-Marie jusqu'à l'endroit appelé *Castilhos Pequenos*, il y a différentes lagunes dans le voisinage de la mer.

Le lac da *Mangueira*, qui a 23 lieues de lon-

connue aujourd'hui. On écrit sur les cartes espagnoles *lagoa de los patos*.

(1) *Mirim*, comme je l'ai déjà fait observer, veut dire *petit* dans la langue des indigènes.

gueur et presque toujours une de largeur, se prolonge dans l'intervalle qui existe entre le lac Mirim, où il se jette vers l'extrémité septentrionale.

L'*Ararurama*, qui est séparé de la mer, appartient au district du cap Frio; il a six lieues de long sur deux et demie de largeur.

Lagoa Feia (le Vilain Lac), qu'on remarque dans la province de Rio de Janeiro, peut avoir six lieues de long sur quatre de large.

Le lac *Sequarema* appartient à la même province; quoique séparé de la mer, ses eaux sont salées et poissonneuses: deux lieues de long sur une de large.

Le lac *Juparanam* appartient à la province de Porto Seguro, et il a quatre lieues de circuit.

Le *Jiquiba*, qu'on voit dans la province de Pernambuco, gît au nord-est de Cururipe; il a deux lieues de long sur une de large.

Le *Manguaba* appartient à la même province; il est divisé en deux parties, connues sous les noms *das Lagoas do Norte* et *do Sul;* sa longueur est évaluée à douze lieues, tandis qu'il n'en a qu'une de large.

Lagoa do Velho, le *Jaguaraçú* (Jagouarassou) et le Camupurim appartiennent à la province de Siará. Comme nous l'avons dit, on n'a rien de bien positif sur ceux du Pará et de l'intérieur, à moins qu'on ne cite le grand lac de Saracá, qui est situé à neuf lieues du Maranham, et qui communique avec ce fleuve par six canaux. (*Voy. pour les baies et pour les ports la description des villes*).

§ *Climat.* Dans cette vaste étendue de territoire il y a nécessairement une extrême variété de climats. La grande inégalité des hauteurs du sol

s'oppose à des observations thermométriques assez nombreuses, pour en conclure des moyennes. On peut dire cependant que, sur le littoral, la température ordinaire est de 19 à 20 degrés de Réaumur vers midi, en admettant quelques modifications, selon les localités (1). Ainsi, tandis qu'il n'y a guère que 20° et 1|2 à Bahia, la chaleur s'élève quelquefois à Rio de Janeiro jusqu'à 26 et 27°. L'hiver est assez rigoureux dans les provinces méridionales et dans quelques portions de l'intérieur, et il gèle même à Rio-Grande de San-Pedro et à Sainte-Catherine. Il faut avouer cependant que, pour un Européen, cette température n'a rien de désagréable, et que les chaleurs qui règnent le long de la côte orientale ne sont jamais assez fortes pour jeter dans cet état d'accablement qu'on éprouve sous les mêmes latitudes dans d'autres pays intertropicaux. Le climat des parties élevées de Rio de Janeiro est délicieux, et celui de San-Salvador est peut-être encore plus doux.

§ *Saisons*. On peut les réduire à deux : la saison

(1) Quand on jette un coup d'œil sur la disposition géographique du Brésil, une chose s'offre naturellement à la pensée : c'est que cet immense territoire forme six divisions présentant un climat et un aspect pittoresque différens. Ce sont les régions du fleuve des Amazones, du Paraguay; du Paraná, de la côte du sud, du San Francisco et du Parahyba ou de la côte du nord. Il faut remarquer néanmoins que les trois premières n'appartiennent pas entièrement au Brésil. On trouvera cette pensée curieuse développée dans le beau Voyage pittoresque au Brésil de M. Rugendas ; elle sert en quelque sorte de base à ses considérations sur le paysage.

sèche et la saison des pluies. Elles concordent à peu près avec la mousson du nord et la mousson du sud. C'est vers la fin de septembre que commence la saison sèche sur toute la côte orientale : elle finit en février. C'est comme on le voit, une durée de cinq mois. Mai, juin, juillet, août et une partie de septembre, forment la saison pluvieuse dans toute l'acception de ce mot ; car on ne peut pas complètement l'appliquer aux mois intermédiaires qui participent des deux saisons : mais, comme le dit fort bien un célèbre navigateur, il ne faut envisager les divisions que nous avons indiquées que comme une généralité. La diversité des expositions, le voisinage des montagnes, les divers degrés d'élévation du sol, donnent lieu à des circonstances météorologiques, qui modifient singulièrement la saison régnante. Durant la saison sèche, il y a de fréquens orages vers le coucher du soleil, auxquels succède un temps serein. A Rio de Janeiro, ils ont lieu de novembre à mars. On a remarqué que les maladies avaient d'autant plus d'intensité qu'il y avait moins de tonnerre, lors du passage du soleil à l'équinoxe. Des brumes fréquentes et une humidité qui détériore tout marquent les mauvais mois de la saison pluvieuse. Il pleut davantage aux époques de nouvelles et pleines lunes.

TABLEAU de l'état constitutif de chaque mois de l'année, pendant les diverses saisons, à Rio de Janeiro, extrait du Voyage de l'Uranie.

ÉTÉ.	JANVIER.	Rarement pluvieux. Quelques orages.
	FÉVRIER.	Ordinairement assez sec. Quelques orages.
	MARS.	Aussi sec que février. A la fin du mois, orages plus nombreux.
AUTOMNE.	AVRIL.	En général pluvieux. Orages plus fréquens qu'en mars.
	MAI.	Mois pluvieux.
HIVER.	JUIN. JUILLET.	Temps superbe. Brouillard le matin, se dissipant à midi.
	AOUT. SEPTEMBRE.	Temps variable. Pluie, quelques orages.
PRINTEMPS.	OCTOBRE.	Temps variable. Pluie, quelques orages.
	NOVEMBRE. DÉCEMBRE.	Peu pluvieux. Chaleurs très modérées, nuits très fraîches.

(FREYCINET, *Voyage de l'Uranie*, description hydrographique et nautique, tom. I, p. 110.

§ *Moussons, vents qui leur sont propres.* (Voyez la *Météorologie* 5e vol. de la BIBLIOTHÈQUE POPUL.) Les équinoxes déterminent en général leurs limites; c'est de mars à septembre que règne la mousson du sud. Celle du nord s'étend de septembre à mars. On attribuait à la première mousson les vents qui vont de l'est-sud-est au sud-sud-est, et ceux de la seconde vont, dit-on, de l'est-nord-est au nord-nord-est, mais les sévères observations de M. le contre-amiral Roussin n'ont pas confirmé ces annonces, et ce navigateur a trouvé les vents très variables dans les deux saisons.

§ *Vents accidentels.* On met au premier rang ces *bourrasques* du sud-ouest, que les Brésiliens désignent sous le nom de *rebojos*, et qui durent en général trois ou quatre jours, qui soufflent assez souvent dans la saison pluvieuse. Les autres vents accidentels sont de la nature des *grains :* on distingue parmi eux les grains des *abrolhos*, (région dont il sera fait mention plus tard).

§ *Brises de terre.* Ces brises régnent sur tous les points de la côte depuis Sainte-Catherine jusqu'au Maranham. Elles sont à peu près régulièrement périodiques, et, durant presque tout le cours de l'année, elles se font sentir pendant la nuit. Elles sont plus marquées à mesure que l'on approche davantage de l'équateur : à Rio de Janeiro, elles commencent, en général, à s'élever vers neuf heures du soir, et elles ne cessent que dans la matinée du lendemain. Il en est de même à Bahia et à Pernambuco, et dans une foule d'autres ports. A l'aide de ces brises, les bâtimens peuvent sortir presque toujours au jour fixé. On remarque qu'aussitôt que le vent se rap-

proche de l'est, le temps s'embellit, et que le contraire arrive quand il tourne vers l'ouest.

§ *Terres*. On n'a pas fait encore d'assez nombreuses observations sur la nature et la qualité des divers terrains qui composent le sol du Brésil, pour qu'il soit possible d'offrir en ce genre autre chose que certaines généralités. A Rio de Janeiro, comme le dit un savant voyageur : « Les couches d'humus sont colorées en noir par les détritus de végétaux d'un pied ou un pied et demi de profondeur dans les terrains de première qualité. Très douce au tact, extrêmement perméable à l'eau, cette terre contient un peu d'argile, mais ne se durcit après les pluies que lorsque la pression a été forte et répétée. » Dans presque toute l'étendue du Brésil, on se procure d'excellentes argiles pour la fabrication de la tuilerie et de la poterie; elles offrent diverses teintes; quelques auteurs affirment même qu'on y rencontre en divers endroits le caolin ou terre à porcelaine. Dans les vastes plaines des Sertões (Sertoens), on rencontre des terres salines qui étant lessivées produisent beaucoup de sel gemme.

§ *Cascalhao*. On désigne sous ce nom le dépôt qui renferme fréquemment l'or et les diamans. Il est formé au fond des rivières par les végétaux et les pierres qui, roulant des montagnes avec les pluies, donnent naissance à une matière compacte et conglutinée d'une consistance presque égale à celle de la pierre (1).

(1) Voyez *Notice sur les Mines du Brésil*, par M. de Drummond Menezes.

§ *Carrières*. Nous ne savons trop si l'on peut donner ce nom aux masses de gneiss et de granit qu'on exploite à Rio de Janeiro, et sur plusieurs autres parties de la côte. Jusqu'à présent, elles ont suffi et bien au-delà aux besoins de la population. Quelques blocs se trouvent isolés dans l'intérieur de la terre : on exploite ceux qui sont à la superficie. Il paraît qu'il existe dans les environs de Porcos, au district de Sabará, de belles carrières de marbre qu'on n'exploite pas. Une des plus importantes découvertes pour la capitale serait celle d'une carrière de pierre à chaux ; on se sert jusqu'à présent de la chaux qu'on fabrique avec des coquillages calcinés. On rencontre dans diverses parties du Brésil des carrières de *tabatinga*, pierre blanche dont on fait usage pour badigeonner les maisons.

M. Manoel Ayres de Cazal parle vaguement de carrières de pierre calcaire, de talc, d'ardoises, de pierres à meules, de pierres à aiguiser, d'amianthe, etc. ; mais on n'a pas suffisamment de détails sur les exploitations, pour bien spécifier le degré de leur importance. L'espèce de talc (1) connue au Brésil sous le nom de *pedra sabão* (pierre savon) est extrêmement répandue dans toutes les villes du Brésil.

M. de Drummond Menezes dit que les hautes montagnes de Minas renferment des pierres de toutes qualités connues : selon lui, elles sont diversement disposées en couches de différente épaisseur, courant de l'est à l'ouest et faisant

(1) On la transporte par petits blocs servant à faire divers ouvrages de sculpture, à peu près comme on emploie chez nous l'albâtre.

avec l'horizon un angle de 45° qui varie, mais qui peut servir de règle. On désigne sous le nom de *pissarra* une pierre filamenteuse et fragile qui environne les pierres les plus dures.

Quoiqu'on se procure du sel en abondance sur le bord de la mer, dans les capitaineries nourrissant de nombreux bestiaux, le sel manque malheureusement. Ainsi, en 1816, la quantité de sel nécessaire à la conservation d'un bœuf coûtait deux fois la valeur de l'animal.

§ *Pierres précieuses.* Si l'on s'en rapportait à quelques ouvrages qui donnent une vague nomenclature des gemmes du Brésil, nulle contrée ne serait plus riche en pierres précieuses que ce pays; mais il est bon de faire observer qu'on a accordé souvent ce nom à des pierres d'une faible valeur. D'un autre côté, M. da Camara, habile minéralogiste auquel on a confié la direction des mines, avoue qu'on trouve fréquemment à Minas Geraes certaines gemmes qu'on ne sait trop comment classer d'après les systèmes connus. On peut dire, en s'exprimant d'une manière générale, qu'en joaillerie les pierres précieuses du Brésil ont presque toujours une valeur moindre que celles venues des Indes orientales, sans qu'on doive en excepter le diamant. Quoique les différentes pierres précieuses que l'on exporte du Brésil soient disséminées sur toute l'étendue de son territoire, on peut avancer que les plus grandes richesses en ce genre semblent renfermées dans le district de Tijuco.

§ *Diamans.* Le diamant du Brésil est moins estimé que celui qui vient des mines de l'Inde; on le trouve généralement dans le lit des fleuves et des petites rivières mêlé au cascalhao. (*Voyez*

l'explication de ce mot.) Il y en a de teintes diverses, et ceux qu'on désigne sous le nom de diamans noirs étaient autrefois extrêment recherchés des Hollandais. C'est à un certain Bernardo de Fonseca Lobo qu'on doit la découverte des premiers diamans trouvés en 1729 dans la province de Minas, et dont la valeur fut longtemps méconnue. Les principaux endroits où l'on rencontre le diamant sont le district de Tijuco, où on l'extrait du Jiquitinhonha (Minas Geraes), la Serra de Itacambiruçu, appelée vulgairement Serra Diamantina (montagne Diamantine), dans la province de Minas Novas; Corituba, Rio Verde et Pragui, dans la province de Saint-Paul; Guyabá, dans la province de Mato Grosso. Au nord de Guyabá, vers les sources du Paraguay, on trouve encore des mines de ce genre qui ont été fermées pendant plusieurs années, mais qu'on exploite depuis le commencement du siècle (1).

§ *Mines*. Quoique peu de contrées soient aussi riches que le Brésil en métaux précieux, il y a fort peu de mines, à proprement parler, en exploitation. L'or se présente ou en filons, ou en cascalho, ou en gîtes, ou en terres, ou en feuilles (2). On désigne toujours les lieux où il

(1) Pour donner une juste idée de l'abondance des pierreries et des diamans au Brésil, nous citerons ces lignes curieuses du *Voyage de l'Uranie*. « Quand les dames de la famille Carneiro Leão sont réunies, on n'estime pas moins de 6 millions les pierreries qu'elles portent. » On peut consulter à ce sujet le voyageur Henderson,

(2) En 1815, un mineur de Minas Novas recueillit une lame d'or du poids de 11 liv. 1/2.

se trouve sous le nom de mines. Presque tous les métaux précieux s'obtiennent par le lavage des terres ou des cailloux qui les renferment, et jusqu'à présent il n'a point été fait, pour l'extraire de la terre, de profondes excavations comme au Pérou et dans le Potosi. Ce qu'on désigne sous le nom de mines de diamans ne mérite pas plus ce nom que les lavages de sables aurifères, puisque cette pierre précieuse se trouve principalement dans le lit de certains fleuves ou de certains ruisseaux, tels que le Jiquitinhonha et l'Abayté, où il est mêlé au *cascalho*, dont il faut l'extraire. Les principales mines d'or sont à Minas Geraes, à Minas Novas, dans la province de Goyaz et dans celle de Mato Grosso. La province de Saint - Paul a renfermé jadis des mines d'or maintenant épuisées, mais qui étaient d'un rapport considérable.

C'est dans la Serra de Mendanha, district des Diamans (province de minas), qu'est la mine la plus abondante en platine. La Serra de *Oiro branco* (montagne de l'or blanc) en renferme, ainsi que l'Abayté et son voisinage. Les principales mines d'argent sont égalment dans Minas, au Rio da Prata, au serro do Frio et dans la Serra do Andaya, où il se trouve mêlé au plomb et à l'étain. Le plomb se rencontre assez abondamment en différens endroits du Rio San-Francisco; le plomb rouge, à l'arrayal (district) de Congonhas do Campo, le cinabre natif, dans quelques ruisseaux de Tripuy, et l'étain dans le Rio de Antonio Dias, ainsi que dans la rivière Paraypeba, où il est abondant. Les premiers explorateurs avaient à ce qu'il paraît, singulière-

ment exagéré les produits d'une mine de galène, exploitée depuis par M. D'Eschwege. Quoiqu'il y ait du cuivre natif en poudre, qu'on en trouve dans les torrens et dans le voisinage de l'arrayal do Inficionado, on n'a pas pu découvrir son lit naturel. On trouve encore du bismuth au Rio Gurapiranga, à Sainte-Anne du Désert; du cobalt, au pied de l'arrayal de Tijuco, dans le Serro do Frio; de la manganèse, dans toute la province de Minas, du zinc, dans l'endroit appelé Tocaios et sur les rives du Jiquitinhonha.

Il y a également des mines de souffre et de sel gemme. On cite parmi les mines de salpêtre celles de monte Rorigo, dans Minas Geraes. On peut, du reste, affirmer avec certitude que l'exploitation des mines étant devenue libre, on ne tardera pas à les voir se multiplier dans la plupart des provinces.

§ *Métaux.* On a vu par le détail rapide que nous avons donné des mines principales du Brésil, que ce pays renfermait de l'or, de l'argent du platine, du palladium, du cuivre, de l'étain, du plomb, du zinc et du fer. Nous ajouterons que la diminution de l'or est sensible depuis quelques années; mais que tant que les vastes solitudes du mato Grosso et de Goyaz ne seront pas complètement explorées, le Brésil ignorera ses richesses en ce genre. Selon un savant observateur, le Choco, Barbacoas, et le Brésil étaient naguère les seuls pays de la terre où l'existence des grains de platine (1) et du palladium eût été

(1) M. de Humboldt annonçait, il y a deux ou trois ans, à l'Académie des Sciences, qu'on avait trouvé des

constatée avec certitude. L'argent et le cuivre n'ont pas, jusqu'à présent, opéré de grand changemens dans l'état financier ou manufacturiel du Brésil; il est plus que probable que l'étain et le plomb suffiront aux besoins de l'industrie dans toute la contrée ; quand au fer, si l'on s'en rapporte à l'opinion du savant d'Eschwege, il y est répandu avec une telle profusion, que la province de Minas à elle seule pourrait approvisionner le monde entier de cet utile métal, sans qu'on vît s'épuiser ses richesses en ce genre : des chaînes de montagnes entières, dit-il, sont couvertes de fer micacé, magnétique, spéculaire et rouge (1).

§ *Productions végétales.* Aucune partie de l'Amérique, on pourrait presque l'affirmer, ne présente aux botanistes des richesses aussi nombreuses et aussi variées. Les voyageurs européens ne peuvent se lasser de peindre l'impression profonde que leur a fait éprouver l'aspect de la végétation dans ce beau pays. Nous réservons pour une autre partie la description pittoresque, mais nous croyons devoir offrir une rapide nomenclature des végétaux les plus utiles à l'homme.

mines de platine dans les monts Oural; elles étaient assez riches pour avoir fait baisser le prix du platine à Pétersbourg, et l'on a fabriqué tout récemment des monnaies russes avec ce métal.

(1) Le même savant ajoute : « On croit que ce furent les noirs de Mina qui, les premiers, reconnurent ce minéral, et firent penser à son extraction. La rareté du bois dans la province de Minas Geraes s'oppose malheureusement à l'extension de cette industrie dans quelques districts, surtout où les forêts ont été abattues et brûlées pour favoriser l'agriculture. »

§ *Bois de construction et d'ébénisterie.* Comme le fait très bien observer le botaniste de l'expédition de M. Freycinet : « La variété des arbres dans un endroit très circonscrit est véritablement extrême, et quoique dans une forêt il y en ait beaucoup de la même famille, jamais cependant on ne les voit réunis dix à douze l'un à côté de l'autre, à peine parfois en trouve-t-on deux ou trois. On peut estimer à 60, ou même 80, le nombre des grands végétaux d'espèce différente qu'il est probable de rencontrer dans un quart de lieue carré. » Nous ne craignons pas de l'affirmer, parce que nous en avons acquis la certitude nous-même, les immenses forêts du littoral et de l'intérieur fournissent les plus beaux bois de construction et d'ébénisterie qu'il soit possible de se procurer dans toute l'Amérique méridionale.

En thèse générale, nous dirons que les bois de mâture ne réunissent peut-être point toutes les qualités requises, mais que pour tout ce qui regarde le reste de l'architecture navale, on n'a rien à désirer. Le paroba vermelha, l'oïticica, le sicupira mirim, fournissent des courbes admirables, on fait des bordages de bâtimens énormes et incorruptibles ; avec le vinhatico, l'angelim, le jacaranda, l'oleo amarello ; on obtient des poulies excellentes du jatauba, de l'oïticica, de l'arco verde et du sicupira mirim.

§ *Bois de charpente.* La plupart des arbres qui fournissent les bois que nous venons de désigner sont employés également pour la charpente ; nous ajouterons le gangirana, le cupiiba, le goyabeira do mato, le guiri, qui fournit un bois d'un violet sombre, généralement employé ; le jetahy amarello, qui sert également aux constructions

civiles et aux constructions navales; le mangue bravo (manguier sauvage), dont on fait des poutres excellentes; le merendiba, qu'on regarde comme un des meilleurs bois de charpente et de menuiserie, de même que le pão ferro (bois de fer), dont on donne abusivement le nom à plusieurs espèces très différentes, mais qu'on doit attribuer à l'ibiratea et à l'antenilha.

De belles espèces de palmier ornent le Brésil et fournissent à ce pays une foule de productions utiles; néanmoins les variétés en sont moins nombreuses le long du littoral et dans les pays les plus habités que dans les contrées rapprochées de l'équateur (1). Le plus utile de tous, le cocotier (coco nucifera, Linné.), connu dans le pays sous le nom de coco de Bahia, n'est point indigène; on le cultive depuis le 18e de lat. sud jusqu'à Pernambuco; il réussit mal dans les environs de Rio de Janeiro. Le coco de Imburi, le coco de Pindoba, le coco de Pati, le coco ndaïá assú, si remarquable par son port majestueux; le coco de Palmito, donnent des noix plus ou moins agréables au goût. On mange la pulpe jaune qui enveloppe celle du guiriri pissando des Indiens. Le coco de Piassabá est d'une extrême utilité; le spathe (enveloppe) de ses feuilles, tombe en longs filamens ligneux et souples dont on fabrique des cordages assez durables; le coco Aricuri ou Ara-

(1) *Voyez* à ce sujet Humboldt, *Tableaux de la Nature*, Wied Neuwied, *Voyage au Brésil*, t. II. p. 35. M. Martius a donné une monographie du palmier, qui satisfait à toutes les exigences de la science, et qui offre, dans ses magnifiques planches, le palmier sous tous ses aspects.

qui fournit des palmes très-lisses avec lesquelles on fabrique des chapeaux légers ; le coco de Aïri Assú ou le grand palmier aïri, fournit un bois propre à fabriquer des arcs ; le coco de Aïri Mirim donne un fruit que mangent les enfans ; et enfin le coco de Tucum offre des fibres vertes et tendres avec lesquelles on se procure un excellent fil, dont on fait des cordons et des filets à pêcher.

Nous ferons une dernière et importante observation sur les bois en général ; c'est que dans le vaste territoire du Brésil, leur abatis a été fait d'une manière inégale. Tandis que toute la côte orientale est souvent obstruée par des bois inutiles, dans certains districts de Minas Geraes ils manquent pour l'exploitation des mines ou pour le chauffage des usines ; c'est ce qui a été indiqué avec beaucoup de raison par M. d'Eschwege et par M. de Saint-Hilaire. Malgré l'abondance extraordinaire des bois qui existent encore au Brésil, et qu'on sera obligé d'abattre en partie pour les besoins de l'agriculture, il serait peut-être nécessaire que l'administration s'occupât de leur conservation et de leur multiplication sur certains points. Ceci peut s'appliquer à l'Ibirapitanga, qui fournit le bois de Brésil dont on compte trois espèces désignées sous les noms de *Brazil mirim*, *de Brazil assú*, et *Braziléto*.

§ *Arbres à fruit*, Les arbres à fruit sont très nombreux au Brésil ; on peut en former deux grandes divisions : ceux que l'on considère comme indigènes, ceux qui ont été importés d'Europe et d'Asie, et que la culture a perfectionnés. Parmi les premiers, nous pourrions citer pour le littoral et l'intérieur, d'après un savant botaniste et nos propres souvenirs, les espèces suivantes : plusieurs

espèces d'araticú (1) (anona), le guabiroba (psidium), plusieurs sortes d'araçá (psidium, le jabuticabeira, espèce de myrthée, qui donne un fruit en grappe désigné sous le nom de jabuticaba; plusieurs espèces de murici malpighiée, le giqui, le humbú) spondias tuberosa Arr. ex Martius, le genipapo (genipa americana), dont le fruit est peu agréable, mais qui offrait aux indigènes une teinture noire avec laquelle ils se peignaient le corps; le bority palmier (*mauritia vinifera Martius*); le mangaba (*apocynée hancornia speciosa* Gomes.), dont le fruit très agréable a quelque chose du parfum de la poire; diverses espèces de goyaves; plusieurs sortes de bacoparí (sapotée), le guariroba palmier (cocos oleracea Mart.); le pitomba (*sapindus edulis*. Saint-Hil Jus. Camb.); le mutamba (*guazuma ulmifolia*, Aug. de Saint-Hilaire); le marmelada, l'andaïá palmier, le cagaitfira, (*myrtus dysenterica*); plusieurs sortes d'ingas (légumineuses); le jatoba (légumineuse), le borulé (urticée). Nous ajouterons encore le quatélé sapucaya (*lecythis ollaria*), qui offre aux habitans des forêts ses noix délicieuses; la pitanga, espèce de myrthe dont le fruit rouge est très rafraîchissant; la prune monbin, le jambosier, au fruit parfumé comme la rose, etc. Parmi les arbres généralement cultivés, nous citerons l'oranger, dont on a obtenu tant de variétés, et qui donne au Brésil des fruits plus délicieux que dans aucune autre partie du

(1) Auguste de Saint-Hilaire, *Voyage au Brésil*, tom II, p. 323. On peut voir aussi à ce sujet un tableau des fruits du Brésil, donné par M. Freycinet.

monde : entre ces variétés il faut citer les *selectas* de Rio de Janeiro, et les *embigudas de Bahia ;* le citron doux (limão doce) ; le cédrat, diverses espèces de citronniers ; l'attier, qui produit la pomme cannelle ou l'atte de nos colonies (*fruta do conde* du Brésil) ; le tamarin, dont la pulpe offre une saveur si rafraîchissante ; le manguier, dont le fruit délicieux réussit surtout à Bahia, mais sans qu'on puisse le comparer à celui de l'Inde. Le jaca (jacquier) qui produit un fruit énorme que l'on voit croître sur son tronc, mais dont la saveur douce est un peu nauséabonde. Nous terminons cette nomenclature par le caféyer qui a été introduit depuis 50 ou 60 ans à Rio, le cacaoyer ou cacaotier, et le bananier (musa), qui croît spontanément au Brésil, mais dont la culture a multiplié les variétés

Parmi les fruits importés d'Europe, nous nommerons le pêcher, dont on récolte les fruits en abondance à Rio, mais dont la saveur est assez médiocre. Les pommiers et les cognassiers donnent d'assez bons fruits dans l'intérieur et dans le sud. Le figuier réussit plus ou moins bien dans presque toute l'étendue du Brésil. M. le comte de Gestas a fait, dit-on, de grands efforts pour naturaliser à Rio d'autres espèces européennes, entre autres l'abricotier, le cerisier et le poirier. Le mûrier réussit assez bien, mais sa culture a été négligée.

Ce que M. Aug. de Saint-Hilaire a dit de la multiplication de la vigne est trop important et peut avoir des résultats trop intéressans pour que nous ne le rappellions pas ici.

Ce savant naturaliste dit positivement : « La vigne réussit parfaitement dans plusieurs parties

du Brésil ; celle qu'on cultive dans les contrées chaudes produit des fruits deux fois l'année ; et les raisins qui mûrissent pendant les mois de sécheresse sont souvent plus délicieux que les variétés les plus vantées des jardins de l'Europe. On a fait des essais pour en obtenir du vin ; mais ils ont assez généralement mal réussi, parce qu'ils ont été tentés sur de trop petites quantités, et par des hommes généralement peu instruit des procédés qu'il fallait suivre. Il est impossible qu'il ne vienne pas un temps où les habitans du Brésil cesseront de repousser les bienfaits que leur a prodigués la nature ; l'araticú do brejo (1) (*anona palustris*) pourra remplacer le liége.» Nous ajouterons à ces détails que durant notre séjour au Brésil, un cultivateur essaya de faire du vin dans le voisinage de San-Salvador, et qu'il réussit ; quelques personnes font un vin d'orange très capiteux et très agréable, qui a de l'analogie avec la malvoisie de Madère. Nous ne comprenons pas comment l'aguave ou maguey venant au Brésil, on n'a pas encore songé à en tirer cette boisson désignée sous le nom de pulque, et dont on fait un si grand usage au Pérou ; voici ce que dit à ce sujet M. de Humboldt ; puisse cette citation rappeler aux Brésiliens une utile production négligée : « Un pied ordinaire d'agave ou de maguey donne en 24 heures quatre décimètres cubes ou 200 pouces cubes qui égalent huit quartillos. Une plante vigoureuse fournit jusqu'à 15 quartillos ou 375 pouces cubes par jour pendant quatre ou cinq mois, ce qui

(1) Plantes usuelles du Brésil, 6e livraison, p. 3.

fait le volume énorme de 1100 décimètres cubes. Il faut calculer que les plantations d'agave se trouvent fréquemment dans les terrains les plus arides. La valeur d'un maguey est de 25 francs à Pachuca. On ne peut compter en général dans les mauvais terrains que sur 150 bouteilles par pied. » (*Voyez* Humboldt. *Essais politique sur la Nouvelle-Espagne*).

Plantes médicinales. L'ipécacuanha. De toutes les plantes médicinales qui croissent au Brésil, l'ipécacuanha est la plus célèbre; mais on ne la désigne pas ainsi, et elle est connue sous les noms de poaya, poaya do mato, poaya da botica. Cette plante croît surtout dans les forêts humides des capitaineries de Pernambuco, de Bahia, das Minas, d'Espirito-Santo et de Rio de Janeiro; elle croît en abondance sur les rives du Xipoto de la Pomba et dans les îles du Parahyba. La découverte en est due aux indigènes, et elle fut importée pour la première fois en Europe par Margraff et Pison.

De toutes les plantes médicinales du Brésil, dit M. de Saint-Hilaire, le strychnos pseudo-quina ou quina do campo est peut-être celle dont l'usage est le plus répandu, et dont les propriétés sont le mieux constatées. Un des médecins les plus éclairés du Brésil, qui avait fait des expériences sur cette écorce, assura au botaniste dont nous citons les propres expressions, qu'il l'avait trouvée au moins égale pour les propriétés à celle des véritables chinchonas (vulg cincona) de l'Amérique espagnole.

Le strichnos (pseudo-quina, Auguste de Saint-Hilaire) est un arbre d'environ douze pieds, rabougri et tortueux; on le trouve dans toute la

partie occidentale de la province de Minas Geraes, le district de Minas Novas, celui des Diamans, Goyaz, etc. « Au milieu de tant de plantes « auxquelles les Brasiliens donnent à tort le nom « de quina; les cinchona ferruginea, vellozii et » remijiana doivent être distingués comme de vé« ritables quinquinas » (la première variété, avec laquelle on confond les deux autres, porte les noms de *quina da terra*, *quina de remijo*). On peut employer aux mêmes usages le quinatres folhas brancas (ticorea febrifuga).

Lantana faux thé (lantana pseudo thea), capitão do mato, cha de pedestre : arbrisseau d'environ cinq pieds. Quelques personnes le préfèrent au thé, et il pourrait devenir un jour un objet important pour le Brésil,

Anda Gomesii (anda assú). C'est un des meilleurs purgatifs qu'on puisse employer. C'est l'amande qu'on donne aux malades; elle est produite par un arbre d'une taille élevée.

Para todo perpetua, raiz do padre salerma (gomphrina). C'est une plante dont les cultivateurs regardent la racine comme propre à guérir tous les maux; mais, comme dit M. de Saint-Hilaire, on ne saurait ajouter foi à tant de vertu.

Le malvalisco remplace la guimauve dans les provinces Cisplatines.

Le craveiro da terra (calyptranthes aromatica) est un abrisseau de 8 à 9 pieds, dont M. de Saint-Hilaire a le premier signalé les qualités précieuses aux Brésiliens, et qui peut donner lieu, selon lui, à une branche de commerce fort avantageuse. On le trouve dans les bois vierges de Rio de Janeiro.

Mais nous nous arrêtons dans cette rapide no-

menclature, nous contentant d'indiquer les plantes les plus énergiques, en renvoyant aux savans ouvrages de MM. de Saint-Hilaire, et à ceux de Spix et Martius, ceux qui voudraient de plus nombreux détails. Il est inutile aussi, je crois, de rappeler que le *pechurim* et le *cucheri* la salsepareille, le jalap, le sassafras, le gayac, le tabac, le rocou, la canne à sucre, etc., offrent des branches avantageuses d'exportation. (Voy. *Agriculture.*)

§ *Mammifères.* Les mammifères dont l'espèce s'est le plus multipliée au Brésil n'en sont point indigènes, et ces immenses troupeaux de bœufs et de chevaux, qui errent dans les campagnes du sud ou dans les campagnes de l'intérieur, proviennent de quelques-uns de ces animaux abandonnés au XVIe siècle par les premiers explorateurs. L'espèce européenne a-t-elle dégénéré dans le nouveau monde? a-t-elle acquis des qualités nouvelles? forme-t-elle maintenant une variété? C'est une question qui a été soulevée de nos jours sans avoir été complètement résolue. M. le prince de Neuwied, qu'on doit considérer comme une autorité en ce genre, dit positivement: « Les bœufs que nous vîmes dans cette contrée étaient très beaux; ils sont en général, dans le Brésil, grands, bien fait et charnus; ils ont des cornes incomparablement plus grandes que ne sont ordinairement celles des bœufs d'Europe. » Le même voyageur ajoute avec raison que les peaux de bœufs de Buenos-Ayres, de Montevideo, de Rio grande, et des autres pays contigus, sont renommés par leur grandeur. (1) D'Azara, en

(1) On lira avec intérêt, dans Félix d'Azara, ce

parlant des chevaux du Paraguay, qui ont tant d'analogie avec ceux du Brésil, les trouve bien inférieurs aux chevaux andalous dont ils proviennent. Les habitans ne sont point de cet avis, et il y a un proverbe qui affirme que les chevaux de ce beau pays meurent avant de se fatiguer. On élève dans certaines parties du Brésil un grand nombre de mulets, et l'on rencontre, dans Campos Geraes, des troupeaux considérables de moutons; mais, en général, leur chair n'est pas estimée, et le peu de soins qu'on leur donne fait que leur laine est d'une qualité médiocre. Une jolie espèce de chèvres à poil ras erre dans les campagnes de Rio de Janeiro, et fournit un lait excellent.

Le plus gros des animaux indigènes est le tapir, connu au Brésil sous le nom d'*anta;* il se montre fréquemment dans les vastes forêts de la côte orientale et dans les déserts de l'intérieur; il en existe plusieurs espèces, et les savantes recherches du docteur Roulin sur le tapir américain jettent un grand jour sur ce point peu connu de l'histoire naturelle. Le genre félis fournit au Brésil plusieurs animaux redoutables, mais dont les peaux sont estimées; le jaguar *(onça pintada)* est le plus à craindre, et un savant naturaliste, M. le prince de Neuwied, l'a vengé du reproche de lâcheté. Le jaguarete ou tigre noir *(felis brasiliensis*, Neuwied). improprement appelé *felis*

qu'il dit sur l'introduction de ces animaux en Amérique. Le docteur Roulin a publié sur leur multiplication, et sur les modifications qu'ils ont subi, des travaux d'un haut intérêt.

disoolor par quelques auteurs, donne fréquemment des preuves de sa force dans l'intérieur; le couguar *felis concolor*, suçuarana, erre à peu près dans les mêmes lieux que ceux que je viens de nommer ainsi que le cangucú Indépendamment de ces grosses espèces du genre chat, nous nommerons le mbacaracaya *(felis pardalis)*, le gato murisco ou hyrara *(felis yaguarundi)*, celui que M. de Neuwied regarde comme l'eyra d'Azara, et une quatrième espèce à laquelle il a donné le nom de *felis macroura*, à cause de sa longue queue.

Le guará ou lobo (loup) *canis campestris* (Neuwied), que M. Cuvier regarde comme le *canis mexicanus*, vit à peu près dans toutes les forêts du Brésil. Dans le voisinage de la côte orientale, il habite les buissons de mangliers, et on le désigne sous le nom de guaxinim. Le *cachorro do mato* (chien des bois) agouarachay d'Azara, peut être regardé comme le renard du Brésil, et aux yeux de M. de Neuwied, il a la plus grande ressemblance avec celui de la Pensylvanie *(canis griseus argenteus)*.

M. de Saint-Hilaire distingue néanmoins deux espèces de raposa (renard) l'une dite do campo, et l'autre do mato (*canis Azaræ*, Neuw. et Spix).

On rencontre dans les campos et dans les forêts diverses espèces de cerfs. Le veado campeiro, probablement *cervus mexicanus*, préfère les plaines; vers les sources du Rio San-Francisco, on trouve la grande espèce, connue sous le nom de *veado galhero* ou *cucuapara;* lorsqu'il est blessé il se précipite, dit-on, sur les chasseurs. Le *veado mateiro* et le *cateingueiro*, qui vivent dans les forêts des vallées, termineront cette nomenclature.

labiatus) parcourent en troupes nombreuses les bois, et pourraient probablement être réduits en domesticité; leur chair nous a paru excellente. Le cabiai, connu sous le nom de *cachorro d'agua*, la loutre (lontra) *lutra brasiliensis*, qui offre un fort beau pelage, et qui acquiert souvent une taille colossale, se plaisent dans les lacs et dans les grands fleuves. L'aï ou paresseux se montre jusque dans le voisinage de Rio et de Bahia; mais comme le font très bien observer MM. Quoy et Gaymard, on a singulièrement exagéré sa lenteur, et nous pouvons joindre dans cette circonstance nos observations à celles de ces deux savans. Le grand fourmilier qu'on appelle au Brésil tamandua cavallo, se montre de temps à autre. Le tamandua mirim est son diminutif. Plusieurs espèces de tatous parmi lesquelles on distingue le *tatù verdadeiro*, creusent leurs terriers dans les forêts où l'on trouve une foule d'autres animaux offrant un gibier excellent, tels que le paca (*cœlogenis paca*), gouti ou coutia (*dasyprocta agouti*), et quelques autres espèces qu'il serait trop long de nommer ici.

Parmi les animaux qui habitent le Brésil, les singes ne forment point la famille la moins nombreuse Ces guaribas (*mycetes ursinus* Humboldt et Spix), grands singes barbus, fort lents dans leurs mouvemens, fournissent une nourriture abondante aux nations indiennes, et font retentir les

(1) Manoel Ayres de Cazal en cite trois, mais le prince de Neuwied n'en a reconnu que deux. M. de Saint-Hilaire en cite trois.

forêts de leurs cris prolongés et monotones. Le sakis (*callitrix*, Cuvier et Spix), le jacchus penicellatus, sont rencontrés sur la côte et dans l'intérieur. Le genre des petits sahuis, jacchus, hapale et midas, est très commun, et se montre presque dans le voisinage des villes, où l'on voit surtout le simia jacchus de Linné.

Reptiles. Avant de parler des espèces qu'on redoute le plus, nous signalerons le genre saurien, qui est fort répandu au Brésil. Selon M. Correa de Serra et quelques autres naturalistes, le caïman, connu dans le pays sous le nom de jacaré (*crocodilus sclerops* Cuv.), présenterait deux formes distinctes dans le nord et dans le sud au Brésil. Cet animal, qui n'atteint guère qu'une longueur de cinq à six pieds n'est pas très-redoutable. Le *jacaré de papo amarello*, caïman à gorge jaune, passe néanmoins pour être plus dangereux que l'autre espèce. Une multitude de lézards fort innocens se montre jusque dans les maisons; et la grosse espèce, connue sous le nom de tiú (*tupinambis monitor* Linné), offre un gibier excellent. On se procure au Brésil diverses espèces de tortues; entre autres le *testudo midas* L., le *testudo coryacea* et le *testudo careta ;* leurs œufs offrent souvent une nourriture abondante au voyageur, puisqu'on en trouve dans chaque trou dix, douze, et jusqu'à vingt douzaines pondus en une seule fois.

On a en général des idées exagérées sur le danger qu'offrent les serpens du Brésil, et ce préjugé est entretenu par les habitans du pays, qui les regardent comme étant presque tous venimeux. La vipère verte et le jararâca, du genre trigonocephalus, sont à craindre; on regarde comme

plus redoutable encore le serpent à sonnettes *(crotalus horridus)*, que les Brésiliens désignent sous le nom de cobra cascavel, et qui se trouve en général dans les contrées hautes et sèches (1); le surucucu, *(lachesis mutus*, Daudin, ou crotalus mutus L.), qui parvient à sept ou huit pieds de longueur. Le sucuriú, connu sous le nom de sucuriúba dans l'intérieur, est le plus gros serpent du Brésil; c'est un amphibie dans toute l'acception du mot, et il vit habituellement dans l'eau; il parvient à une longueur de vingt à trente pieds et même plus. Le véritable boa constrictor se trouve partout au Brésil, et il y est connu sous le nom de giboya.

Poissons. L'espèce de baleine, que le savant Lesson a reconnue appartenir spécialement aux mers des tropiques, se montre habituellement sur les côtes du Brésil, et plus spécialement dans les baies de San-Salvador, Camamú et Santa-Catharina; sa pêche offre même une branche d'industrie importante dont nous parlerons plus loin. Toute cette partie de l'Amérique méridionale est abondante en poissons d'espèces assez variées. parmi lesquelles nous citerons le garupa (espèce de vieille), qui forme un objet de commerce assez considérable; le cavallo, dont on pêche une immense quantité à Bahia, et dont la chair ressemble un peu à celle du thon quant au goût. A Rio de Janeiro on regarde comme les espèces les plus estimées l'anchova, semblable

(1) Selon M. d'Eschwege (journaliste brésilien), on a beaucoup exagéré le danger des serpens à sonnettes.

à notre alose; le rodobaldo, espèce de bar très rare; la corvina de la grande espèce; le mulet qu'on pêche en abondance, Le marimba et l'olhos de Cachorro sont deux espèces de rougets délicieux, et la nomenclature s'étendrait encore, si nous voulions citer les individus appartenant aux genres des squales, des raies, des salmones auxquelles on pourrait joindre les labres, les trichiures, les gals, les pimélodes, les murènes, les serans, les percis.

La plupart des lacs et des grands fleuves du Brésil sont abondans en poissons; mais il est certain que dans quelques rivières des environs de Rio de Janeiro, les loutres en dévorent une grande quantité.

Parmi les espèces les plus remarquables on cite le piránha, poisson diable (*myltèes macropomus* Cuv. et Spix); il atteint à peine deux pieds de longueur et va par bandes. Sa chair est très-délicate, mais c'est un ennemi redoutable des bestiaux et même des hommes; sa morsure est tellement prompte et tellement vive, qu'on la sent aussi peu que la coupure d'un rasoir (1) Le suruby se trouve souvent dans les mêmes parages, de même que le dourada, qui, au rapport d'un savant naturaliste, est infiniment supérieur à la morue de Terre-Neuve. Nous citerons encore le matrinchan, le paçú, le piau (ou selon quelques auteurs piao), le traira, le mandy, le jondiá, le curvina, l'acari, le piabanha, le curmatan, le pari, le lambari, le bagre, le piampera, le perpitinga et le roncador.

(1) Aug. de Saint-Hilaire, *Voyage au Brésil*, t. 2, p. 393

§ *Coquillages et crustacés.* Les coquillages ne sont pas très variés sur la côte du Brésil (1); les huîtres et les moules s'y trouvent en abondance, on en fait peu de cas. On nous a beaucoup parlé au Brésil, et nous avons vu cité dans quelques ouvrages, un coquillage du genre *murex* donnant un pourpre magnifique. Les langoustes, les crabes et une foule d'autres crustacés se montrent de toute part. On rencontre aussi des tourlourous ou crabes de terre; mais ils ne sont pas aussi abondans que dans quelques-unes des Antilles, où ils se montrent par myriades.

Ornithologie. Grâce aux soins des explorateurs modernes, l'ornithologie du Brésil commence à être mieux connue, et les espèces nouvelles qu'elle a fournies ont contribué à enrichir singulièrement les divers cabinets de l'Europe. Quant à nous, nous devons nous contenter de nommer les oiseaux les plus remarquables et les plus répandus. Au premier rang, nous placerons l'ema ou nandú (*myrmecophaga jubata*, L.), qu'on nomme également touyou, et que l'on considère comme l'autruche de l'Amérique. On le rencontre surtout dans les Campos Geraes. Ce gros oiseau a environ 4 pieds 5 pouces de longueur depuis la pointe du bec jusqu'à l'extrémité de la queue, et 7 pieds d'envergure; il peut peser de 56 à 57 livres. Le serièma (*palamedea cristata*, L.) est le compagnon du nandú dans les vastes plaines qu'il parcourt, et M. de

(1) On peut voir dans le prince de Neuwied la liste des coquilles qui se trouvent le long de la côte orientale.

Neuwied dit avec beaucoup de justesse « que cet oiseau intéressant semble être pour l'Amérique ce que le *secrétaire* semble être pour l'Afrique. » Sa chair, très-recherchée, ressemble à celle de la poule. Le hocco ou mutum *(crax alector)* a quelque analogie avec le dindon, et pourrait enrichir nos basses-cours, si l'on faisait quelques efforts pour l'y naturaliser. Le macuca (*tynamus brasiliensis*), le sabele (*tinamus noctivagus*), le jacú (*penelope*), le jacupema et une foule d'autres oiseaux du même genre, se plaisent dans les forêts ou dans les défrichés.

Les rives des fleuves, et particulièrement celles du San-Francisco, sont couvertes d'une innombrable quantité d'oiseaux de marécages, parmi lesquels on distingue plusieurs belles espèces de canards, surtout l'*anas viduata* et l'*ipicutiri* d'Azara; des phénicoptères au plumage éclatant, des spatules roses (*plataela ayaya*, L.). La magnifique espèce de hérons, connus sous le nom de garça real (*ardea pileata*, Latham), se plaît dans les mêmes lieux; le socó boi (héron bœuf), espèce au plumage gris, qui surpasse les autres en force et en grandeur; le jabirú (*ciconia americana*) L'anheima ou kamichi (*palumedea cornuta*), quoique l'espèce en soit diminuée, se montre encore dans les lieux bas et humides, à peu de distance des lacs ou des fleuves : ce bel oiseau, qui porte sur la tête une corne pointue de 4 à 5 pouces, parvient à la grosseur d'une oie et fait entendre de loin sa voix éclatante, semblable à celle du ramier (1).

(1) *Voyez* Aug. de Saint-Hilaire. *Voyez* également

Les campos et les forêts offrent au voyageur diverses espèces de perroquets. L'ara rouge, l'ara aux ailes bleues et à la poitrine dorée (*psittacus ararauna*); l'ara, plus rare, aux ailes entièrement bleues (*psittacus hyacinthinus*), sont les plus gros et les plus remarquables : ces belles espèces ont cessé depuis long-temps de se montrer dans le voisinage des grandes villes de la côte. D'autres perroquets, parmi lesquels on distingue *l'amazone;* une foule de perruches, qu'on peut regarder comme le fléau de l'agriculteur, animent encore les campagnes, de même que le toucan, dont on compte plusieurs espèces, si remarquables par leurs couleurs éclatantes.

Parmi les pics, on remarque d'abord celui à tête jaune (*picus flavescens*, L.), la belle espèce à huppe et à cou rouge (*picus robustus*, L.), et le pic ouantou (*picus lineatus*), qui frappent incessamment les arbres de leurs coups de becs répétés.

La belle monographie des oiseaux-mouches et des colibris, publiée récemment par Lesson, nous fait assez connaître combien ces charmantes espèces sont répandues dans le Brésil; et nous renvoyons, pour les noms qui nous sont échappés, au prince de Wied Neuwied et au savant Martius

Insectes. Nulle part peut-être l'entomologiste ne peut faire une récolte aussi abondante et aussi variée que dans les campagnes du Brésil, et notamment aux environs de Rio de Janeiro. Sans nous arrêter aux espèces qui ne sont que bril-

cet auteur relativement au mot *ararauna*, improprement donné à l'ara aux ailes bleues.

lantes ou curieuses, nous dirons qu'on distingue plusieurs espèces d'abeilles qui fournissent un miel très-limpide, sans arrière-goût désagréable : toutes celles de l'intérieur sont privées d'aiguillon. Comme leur nomenclature, rapportée par MM. Spix et Martius, et par M. A. de Saint-Hilaire, serait trop longue, nous ajouterons que les espèces désignées sous les noms de *jata*, *mondurá*, *nandaçaya*, *marmelada* et *uruçú*, sont celles qui donnent le meilleur miel; les *uruçú* et les *mumbuca* en donnent en plus grande quantité que toutes les autres. La cire de ces abeilles est d'une teinte fort brune : jusqu'à présent, et à l'exception des essais d'un habitant de Villa-boa, on a fait de vains efforts pour la rendre blanche.

Si les abeilles peuvent dès à présent contribuer au bien-être de l'agriculteur, les fourmis sont pour lui un véritable fléau. L'espèce qu'on désigne sous le nom de *formiga mandioca* (fourmi de manioc) est la plus grosse et la plus à craindre : on est même obligé de cueillir des branches vertes pour les lui donner, et pour préserver ainsi les plantations de sa voracité. Les *formigas de correcão* (fourmis de correction), quoique plus petites, se font presque autant redouter que les précédentes.

Une foule d'insectes piqueurs désolent le voyageur dans le commencement de son séjour au Bresil; et toutefois ce fléau semble y être beaucoup plus supportable que dans les régions arrosées par l'Amazone et par l'Orénoque (1). Diverses

(1) *Voyez* Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales*,

espèces de moustiques (*mosquitos*), le carrapato (*acarus*), la chica ou bicho do pé (*pulex penetrans*), le borrachudo, espèce de taon d'une petitesse extrême, et particulier à la province de Rio, sont les plus incommodes et les plus répandus. L'araignée crabe (*aranea avicularia*, L.) montre quelquefois ses formes hideuses à côté des insectes les plus éclatans : sa morsure occasionne une enflure douloureuse, et l'on a été jusqu'à affirmer que ses toiles pouvaient retenir l'oiseau-mouche. C'est en général en octobre que les coléoptères commencent à devenir communs. Ils se montrent en grand nombre jusque vers la fin de mars. Comme le dit un savant naturaliste, tandis qu'en France la propriété d'être lumineux ne s'observe que dans trois ou quatre *lampyres*, et que, dépourvus d'ailes, ils restent à peu près à la même place, cachés parmi les herbes ; ici diverses espèces, appartenant à plus d'un genre, parcourent les airs et les sillonnent de leur brillante lumière (1) Il serait trop long d'énumérer l'innombrable variété de papillons qui étalent de toutes parts leur riche parure. Un des plus beaux, le *nestor*, offre sur ses larges ailes les teintes bleues les plus variées, tandis que de charmantes raies d'un vert qui a tout l'éclat des métaux précieux embellissent les ailes noires du *leilus*. Le plus grand papillon du Brésil ; le phalæna agrippina, n'est pas aussi bien partagé de la nature quant aux couleurs ; mais il a 9 pouces 1/2 de largeur (1),

(1) *Voyez* les détails curieux donnés à ce sujet par M. de Saint-Hilaire, t. 1, p. 33, de son Voyage.

(2) *Voyez* Wied Neuwied, *Voyage au Brésil*.

et il peut être regardé comme un des insectes les plus remarquables de ce pays, qui en produit une si curieuse variété à la tête desquels nous mettrons le porte-lanterne, dont la teinte phosphorique est désormais une fable.

§ *Dénombrement.* Il est fort difficile d'établir d'une manière bien positive le chiffre de la population du Brésil. Il y a déjà quelque temps nous avons donné, d'après M. Balbi, le document le plus certain que l'on possède à cet égard; c'est dans tous les cas le plus détaillé quant aux races d'hommes, et nous nous contentons d'en reproduire ici le chiffre : nous ne nous dissimulons pas cependant qu'il y a eu certainement augmentation dans le total (3,617,900 individus). M. de Saint-Hilaire prouve que la population s'accroît d'une manière rapide dans l'intérieur. MM. Spix et Martius qui sont, sans contredit, les voyageurs qui ont vu le plus grand nombre de nations indiennes, font monter le total des aborigènes (originaires) à 1,000,000. On ne peut se dissimuler que cette évaluation ne soit complètement arbitraire; d'un autre côté, la race noire doit nécessairement diminuer de nombre depuis que des lois répressives s'opposent à l'extrême activité de la traite, qui ne peut même plus se faire légalement; mais ce principe politique est bien loin d'avoir reçu tout son accomplissement. Comme l'indique fort bien M. de Humboldt, d'après les documens présentés à la chambre des communes à Londres, en 1821, on voit que du 1er janvier 1817 jusqu'au 7 janvier 1818, le port de Bahia a reçu 6,070 esclaves, celui de Rio 18,032; dans le courant de l'année 1818, ce dernier port a reçu 19,802 nègres. En 1821, Rio a reçu 21,111 escla-

ves; en 1822 on en a importé 24,934; 1828 en a vu arriver 43,055 : cependant comme le dit M. Warden, qui donne ces derniers chiffres, le nombre d'esclaves rachetés et mis en liberté par les croiseurs anglais, depuis le mois de juin 1819 jusqu'en juillet 1828, s'élève à 13,281.

Il était, nous le croyons, extrêmement important de comparer au chiffre de M. Balbi le tableau imprimé dans le savant voyage de M. Freycinet. (*Voy.* le voyage de l'Uranie.) Nous le reproduisons ici.

RÉSUMÉ de la population des évêchés du Brésil, conformément aux états remis au désembargo de Paço (cour souveraine) et à la Mesa da Consciencia (bureau des affaires ecclésiastiques et des ordres militaires).

NOMS DES DIOCÈSES.	POPULATION.		SOMMES.	REMARQUES.
	LIBRE.	ESCLAVE.		
Pará	121,286	51,840	173,126	La ville de Bahia contient à peu près 80,000 habitans
Maranhão	261,220	201,176	462,396	
Pernambuco	455,248	192,559	647,807	
Bahia	419,482	173,476	592,958	En 1766, la population de la province de St-Paul, les Indiens civilisés compris, était de 62,000 âmes.
Rio de Janeiro	505,543	200,506	700,049	
San-Paulo	260,379	122,622	383,000	
Mato-Grosso	33,806	13,280	47,086	
Goyaz	22,250	10,000	37,250	
Mînas Geraes	456,675	165,210	622,885	
Total de la population connue	2,534,889	1,136669	3,671,558	
Indiens sauvages	800,000	....	800,000	
Total de la population du Brésil	....	....	4,471,558	

On n'a pas pu joindre à ce tableau la population de la Cisplatine, et il n'a point été possible de circonscrire les limites des diocèses. Nous ajouterons à ces divers documens que M. de Humboldt ne doute pas que la population du Brésil ne s'élève aujourd'hui au-delà de 4,000,000, et que M. de Saint-Hilaire l'évaluait, en 1820, à 4,393,332, en faisant observer que dans le dénombrement qui lui a été communiqué, le nombre des Indiens sauvages et catéchisés (800,000) et des hommes libres (2,488,743) est exagéré tandis que le nombre des esclaves (1,107,389) est beaucoup trop faible. M. Correa de Serra, d'après les meilleurs documens, évaluait la population du Brésil, en 1776, à 1,900,000 ames.

Races. M. Rugendas fait observer avec beaucoup de raison que le Brésil est de toutes les parties du monde celle où l'on peut faire le plus facilement des observations sur les différentes races de noirs. A Rio-Janeiro surtout, l'observateur peut obtenir d'un seul coup d'œil des résultats qu'en Afrique même il n'atteindrait qu'en faisant dans toutes les contrées de cette partie du monde de longs et périlleux voyages. Cette observation pleine de vérité mérite toute l'attention du physiologiste, et nous essaierions de la développer si les bornes de ce petit ouvrage nous le permettaient; mais contraints de nous resserrer, nous ne pouvons qu'indiquer quelques sources.

Selon M. Rugendas; les races sont mélangées dans cette proportion.

Population totale.	4,000,000 individus.
Blancs.	843.000
Hommes de couleur . . .	628,000
Noirs.	1,987,000

Indiens. 390,000

§ *Indiens sauvages*, Si l'on n'a que des données imparfaites sur la population générale du Brésil, ces données deviennent bien plus incomplètes encore lorsqu'il s'agit du nombre réel d'aborigènes disséminés dans toute l'étendue de ce vaste pays. En faisant monter à un total de 259,400 individus les Indiens de toute espèce (*Indio de todas as castas*), les hommes les plus habiles en statistique n'ont pu prétendre offrir qu'un calcul approximatif et singulièrement incertain. En effet, comment aller faire le recensement des nombreuses tribus qui habitent encore l'Amazonie et les vastes forêts des anciennes capitaineries de Goyas et du Mato-Grosso, quand on peut à peine évaluer la population indienne de la côte orientale, avec laquelle on a eu déjà de si fréquentes relations.

Un phénomène politique assez curieux s'est opéré parmi ces malheureuses tribus. Lorsque les Européens arrivèrent au Brésil et à l'époque où ils fondèrent la capitainerie de Saint-Vincent, ils trouvèrent tout le littoral occupé par une grande nation appartenant à la race tupique, qui se divisait en une foule de tribus tels que les Tupinambas (ou Tououpinambaoult, (1), les Tupinaes, les Tupiniquins, les Cahetes, etc. Ces peuplades parlaient un langage analogue en usage

(1) D'où nous avons fait le mot *topinamboux* : la dénomination portugaise de *tupinambas* a prévalu ; mais je crois que *topinàmbaoult* était le nom véritable : du moins Lery et Thevet, qui avaient vécu parmi eux, sont d'accord sur ce point.

tout le long de la côte, et qui les faisait désigner sous le nom des nations *da lingoa geral* (de la langue générale). On ignore l'époque précise à laquelle ils s'étaient emparés du bord de la mer, mais on sait qu'ils en avaient fait la conquête sur la race tapuya, dont les tribus avaient été repoussées dans l'intérieur. A l'arrivée des Portugais, les Tupis prirent les armes; mais dans leur lutte inégale et prolongée avec les Européens, ils s'affaiblirent au point que plusieurs tribus disparurent complètement ou que quelques autres se réfugièrent dans les vastes déserts de l'Amazonie. Du reste, la race tapuyas semble avoir triomphé dans cette lutte de deux races sauvages contre la race des civilisateurs. Une chose remarquable et qu'on peut étudier dans les ouvrages de Spix et Martius, ainsi que dans celui de Rugendas, c'est combien les types de physionomie varient malgré certains caractères communs à tous. Il paraît bien certain maintenant que la race mongole et un des rameaux les moins beaux de la race pélasgique se montrent parmi les Indiens du Brésil. Nous nous contenterons toutefois de signaler les deux grandes nations qui ont dominé le Brésil, et nous renverrons pour une complète nomenclature au savant et consciencieux ouvrage de M. Warden, qui vient de paraître, et qui laisse fort peu à désirer en ce genre sur tout ce qui regarde les nations anciennes (1).

(1) On pourra consulter également à ce sujet un curieux ouvrage de la Bibliothèque, dont je m'applaudis d'avoir été le premier à signaler l'exactitude et l'utilité. *Voyez* le *Roteiro geral do Brasil.*

§ *Langues*. Le portugais est parlé dans toute l'étendue du Brésil, et ce n'est que dans ce qu'on peut appeler le territoire contesté (Monte-Video, la république Cisplatine), qu'on trouve l'usage de l'espagnol répandu. Bien que les classes élevées de la société parlent un portugais très-pur, on ne peut pas se dissimuler que des rapports continuels avec la race noire et la race indigène n'aient apporté quelques modifications à la prononciation et même aux formes habituelles du langage. L'accent des Brésiliens n'est point dépourvu de charme.

§ *Langues des indigènes*. L'immense territoire que M. Balbi a désigné sous le nom de région Guarani-brésilienne comprenait un si grand nombre de nations parlant des langues différentes, que nous ne pouvons guère même en offrir ici la simple nomenclature ; elles s'étendaient d'ailleurs bien au-delà du territoire brésilien proprement dit, puisque les pays où le seul idiome guarani était en usage avaient pour limites l'Atlantique, les Andes, la Plata et l'Orénoque.

Nous bornant d'abord au Brésil, nous dirons qu'on peut y distinguer cinq familles principales de langues, dont quelques-unes appartiennent autant au Paraguay et au Rio de la Plata qu'au Brésil. Nous nous contenterons de nommer ici les langues *charrua*, sud guarani ou guarani propre, et ouest guarani, pour nous occuper plus spécialement du guarani de l'est, appelé également langue tupi ou lingoa geral. C'était l'idiome des Tupinambas et des anciens dominateurs de la côte: Et par un fait remarquable, durant un assez long espace de temps, cette langue sauvage fut en usage parmi les descendans des colons éta-

blis au Maranham, de préférence à la langue portugaise. La langue omagua; qu'on parle sur les bords de l'Amazone, appartient bien à la famille guarani; mais elle diffère sensiblement dans quelques parties de la lingoa geral. Ce sont les trois langues guarani indiquées précédemment qui diffèrent le plus, dit-on, de toutes les autres langues de l'Amérique méridionale, et même du Nouveau-Monde. Quant aux langues de la famille payagua guaycurus, elles appartiennent autant et peut-être plus à des peuples du Paraguay qu'à ceux du Brésil. La langue guaycurus ou *mbaya* est divisée en deux dialectes principaux très différens. Le *mbaya* est éteint; l'énakagas est parlé par les Guaycurus, il manque des sons correspondans aux lettres espagnoles *j* ou *x*, *f*, *k*, *ll*, *r*, *v* et *z*. Parlé par la puissante nation qui s'était rendue maîtresse de la navigation du Paraguay, et qui fut si fatale aux premiers mineurs du Brésil, le payagua est une des langues les plus difficiles de l'Amérique méridionale. Les payagoas font usage du guarani, probablement comme langue savante.

Moyennant un grand nombre d'*affixes* et de prépositions, ces langues forment des temps et des modes très compliqués et très différens de notre syntaxe; elles ont deux conjugaisons négatives et deux affirmatives; le verbe neutre a sa conjugaison distincte de celle du verbe actif et peut devenir actif en intercalant entre le verbe et le pronom personnel *mo* ou *mbo* la particule *ro* ou *no*. Elles n'ont pas de genre, et pour les substantifs et les adjectifs elles n'ont pas non plus de nombre; mais la déclinaison de leurs pronoms personnels y est très riche. Quoique ces langues

aient plusieurs sons gutturaux et du nez, elles ne cessent pas d'être assez douces à cause du grand nombre de leurs voyelles. Les sons espagnols correspondant aux lettres *f*, *ll*, *l*, *rr*, *s*, et *z*, manquent au guarani propre, tandis que les sons portugais *f*, *l*, *s*, *z* et *v* manquent au brésilien. Ce dernier a un *u* semblable à l'*u* français, que les jésuites exprimaient par un *y*. L'omagua a des formes beaucoup moins compliquées; sa conjugaison est très simple; la déclinaison manque de genres, mais elle distingue les nombres et les *cas;* elle forme ses verbes réciproques en ajoutant une syllabe à la fin des verbes ordinaires et peut changer ses substantifs, qui expriment une action ou un mode d'existence analogue à la signification du substantif, en ajoutant à la fin de ce dernier la particule *ta*. La plupart des mots simples des idiomes guarani et omagua sont monosyllabiques, et comme dans les langues de la région transgangétique le même mot accentué différemment y a plusieurs significations différentes.

Nous ajouterons à ces curieuses observations fournies par le grand ouvrage de M. Balbi (1), que nous avons entendu la *lingoa geral* parlée encore le long des côtes par les restes des tribus tupiques, mais qu'elle cessera probablement bientôt d'être en usage. La famille des langues purys coropos comprend de nombreux dialectes encore parlés par plusieurs nations entièrement sauvages

(1) *Atlas Ethnographique du globe*, 3e tableau, langues de la région Guarani-brésilienne. (Ethnographique signifie *relatif aux mœurs*.

parmi lesquelles on doit compter les Botococudos, ces descendans indomptés des Aymorès, qui eux-mêmes pourraient bien avoir appartenu à la race malheureuse des Tapuyas. La famille Machacaris kamacan n'est pas moins intéressante, et elle est encore parlée par plusieurs nations assez nombreuses, parmi lesquelles on distingue ces célèbres Mongoyos (ou Kamacans) dont il est assez souvent question dans les chroniques brésiliennes.

Les nations appartenant à la race noire que la traite a répandues dans le Brésil, sont si nombreuses, que les langues africaines y sont variées à l'infini, et que leur étude, rendue plus facile dans cette portion de l'Amérique méridionale, pourrait servir puissamment la linguistique (la science des langues) dans une de ses branches les plus obscures.

§ *Caractère.* Composé de tant de races distinctes, habituées, selon les localités, à des genres de vie si différens, il est difficile d'apprécier en peu de mots le peuple brésilien. Toutefois, ce ne serait pas, à notre avis, en donner une idée fausse que de le comparer à la nation française, qui, elle-même, est composée d'élémens si divers, étroitement unis maintenant, mais dont on pourrait encore retrouver les types particuliers. Si, dans la nation brésilienne, on isole les hommes de races opposées, il sera difficile de se former une idée juste de l'ensemble du caractère national, dont les traits distinctifs sont cependant l'ardeur et l'intelligence unis à une mobilité dont la réflexion ne peut pas toujours tempérer les effets. Les Brésiliens ont, en général, une singulière aptitude pour l'étude des sciences et des lettres,

et nous ne craignons pas d'affirmer qu'ils offriront un jour en ce genre de brillans modèles au reste du Nouveau-Monde. Nous ajouterons du reste qu'une sorte de voix populaire a qualifié dans le pays même le caractère des habitans des diverses provinces ; qu'elle accorde le courage entreprenant au Pauliste, tandis que la loyauté hospitalière est la marque distinctive de l'habitant des Mines, qui diffère en cela de l'habitant de Seregipe del Rei, qu'on cite quelquefois pour son amour de la vengeance. Pendant long-temps, le surnom de *Pernambucano* a signalé le caractère indépendant des habitans de cette vaste province. On sent qu'il faut être sur les lieux pour apprécier de semblables distinctions, qui existent chez tous les grands peuples de l'Europe, et qui ne peuvent pas manquer de subir une foule de modifications dues au progrès de l'industrie et aux institutions. Nous ferons remarquer néanmoins qu'une observation profonde ferait découvrir en ce genre des phénomènes moraux d'un haut intérêt, et tenant pour la plupart à l'esprit primitif de la race dominante dans telle ou telle contrée ; mais laissant de côté cette proposition, qu'il serait facile de fortifier par de nombreux exemples, nous dirons que la nation brésilienne a dès ce moment en elle-même toutes les ressources morales et intellectuelles nécessaires pour s'élever au premier rang parmi les peuples.

§ *Mœurs*. Ce qui a été dit en parlant du caractère pourrait s'appliquer aux mœurs. Quant à ce qui regarde les races diverses, peu à peu celles des nations indigènes perdent de leur instinct primitif, et le noir, privé de son indépendance, modifie ses mœurs d'après celles qui lui sont im-

posées : mais, il faut le dire, dans ce pays de maîtres et d'esclaves, les mœurs sont loin d'être cruelles, comme dans plusieurs colonies européennes, et nous ne craignons pas de dire pu'il n'y a guère de contrées du Nouveau-Monde où les nègres soient mieux traités. Il est bon d'ajouter également que les distinctions apportées par la couleur de la peau y sont moins sensibles que partout ailleurs. Contraints de nous renfermer dans un faible espace, il est difficile d'esquisser en quelqnes traits les mœurs de tout un peuple. Sous divers rapports, celles des Brésiliens sont celles de la plupart des nations qui habitent la zône torride, et malheureusement un nombreux clergé n'y doune pas toujours l'exemple d'une sagesse austère. Au Brésil, les pratiques de la dévotion sont plutôt *des pratiques* que l'esprit religieux lui même ; et enfin le goût du luxe de l'Enrope s'est peut-être introduit trop spontanément dans une contrée privée elle-même d'industrie nationale. Maintenant, du reste, la nation est dans la voie des améliorations ; il faut qu'elle y marche. Il y a quelques années, on la maintenait dans un état d'inaction industriel et moral qu'on peut regarder comme un vrai phénomène dans l'histoire de la politique.

§ *Habitudes*. Dans la haute société, les habitudes sont absolument les mêmes que celles de la même classe dans les états policés de l'Europe. Un salon de Rio Janeiro et un salon de Bahia offrent, à peu de différence près, l'apparence d'un salon de Paris ou de Londres. En général, on y parle francais, et les usages se ressentent de l'influence anglaise. Les habitudes de la classe inférieure ou intermédiaire varient trop pour qu'il soit possible de les spécifier ici.

§ *État de santé et de maladie*. Malgré son immense étendue, le Brésil est un des pays les plus salubres de toute l'Amérique méridionale, et il mérite surtout cette qualification à mesure qu'on avance vers le sud, où la santé des Européens les moins accoutumés aux chaleurs des contrées équinoxiales se maintient dans un état satisfaisant quand des excès ne viennent point la détruire. On n'a point à redouter au Brésil cette terrible fièvre jaune, ce vomito negro, dont on craint si vivement les atteintes dans d'autres contrées du Nouveau-Monde. Le long de certains fleuves, dont la culture n'a point encore assaini les rivages les voyageurs et même les colons sont fréquemment atteints de fièvres d'un mauvais caractère, dont les suites sont quelquefois déplorables. Les bords du San-Francisco ont en ce genre une réputation d'insalubrité que les effets ne justifient que trop souvent. La suppression de transpiration connue au Brésil sous le nom de *constipacão*, à souvent des résultats très fâcheux. Nous croyons avoir remarqué que l'on donnait indistinctement le nom de constipacão à plusieurs indispositions passagères, que la diète et le repos guérissent rapidement. Il n'est pas rare de rencontrer dans les rues de Bahia et de Rio de Janeiro des hommes atteints d'*hydrocèles*, d'une grosseur énorme ; et *l'éléphantiasis* se manifeste de temps à autre, surtout chez les individus appartenant à la race nègre. Une maladie psorique (de la nature de la gale), connue sous le nom de *sarna*, atteint les individus de toutes les conditions, et la plus extrême propreté souvent ne peut pas en garantir. La *vaccine* a été introduite au Brésil il y a au-moins vingt ans. Avant ce temps, la petite vérole exercait de grands ravages : une ordonnance fort

sage exige que tous les noirs débarqués sur les côtes du Brésil soient vaccinés immédiatement. Malheureusement ce bienfait n'a pu être étendu aux tribus indiennes errantes dans l'intérieur; et, chaque année, la petite vérole les décime au fond de leurs forêts.

Après avoir indiqué quelques généralités, applicables à presque toute l'étendue du Brésil, nous ajouterons que les maladies observées le plus fréquemment à Rio de Janeiro sont les fièvres intermittentes, les fièvres dites adynamiques et ataxiques, les fièvres bilieuses, catarrhales et intermittentes de tous les types, la variole, que M. Gaymard (1) semble indiquer comme étant un peu différente de celle d'Europe; l'erysipèle, la gale, les dartres, la lèpre, l'éléphantiasis, l'œdème des membres inférieurs, les ulcères atoniques, la syphilis, et principalement l'ophtalmie vénérienne; les scrophules, l'hépatite, la phtisie tuberculeuse, qui fait souvent de grands ravages et à laquelle le docteur Medeiros attribue la plus grande partie des décès; la dyssenterie à Rio; le scorbut, l'hydropisie, les maladies convulsives, parmi lesquelles on distingue surtout le tétanos.

(1) *Voyage autour du monde*, partie historique, T. I, p. 165. Cet habile naturaliste est cité plusieurs fois par M. de Freycinet. M. Gaymard, qui a fait deux fois le voyage autour du monde, a montré encore dernièrement l'ardent désir d'utilité qui le caractérise, en voyageant dans la Russie et la Pologne, pour observer les terribles phénomènes du choléra; lui et son collègue ont publié le récit le plus simple et le plus positif de leurs observations, et ce livre plein d'utiles recherches, vient d'avoir une seconde édition.

Le savant auquel nous empruntons cette nomenclature dit que bien que ces maladies soient telles qu'on les observe en Europe, elles offrent des particularités dans l'invasion et l'intensité des symptômes. On comptait, en 1827, à Rio, un grand nombre de médecins et de chirugiens, et quatre-vingt droguistes-apothicaires (1).

Quoique quelques mesures d'hygiène publique soient prises dans les ports, et que les navires qui y font leur entrée soient soumis à une visite préalable, il reste beaucoup à faire en ce genre. Les morts sont encore enterrés dans les églises; et bien qu'une couche abondante de chaux, introduite dans chaque fosse, s'oppose à l'infection des lieux consacrés au culte, cependant les miasmes délétères ne peuvent pas être complètement neutralisés par cette précaution. L'absence assez générale d'égouts et de fosses d'aisance rend certaines rues et certaines parties des rivages très malsaines; mais il est infiniment probable qne nous touchons à une époque où le voyageur n'aura plus à signaler de semblables infractions aux lois de l'hygiène publique. Malgré nos recherches, il nous a été impossible de nous procurer des tables de mortalité sur lesquelles on pût compter.

§ *Longévités extraordinaires communes au Brésil et au Paraguay.*

Des voyageurs dignes d'une entiére confiance citent en ce genre des faits on ne peut plus remarquables. Vers 1817, deux époux de Rio Vermelho, à Minas Geraes, sont morts, l'un à 128 ans, l'autre à 132; une femme, également âgée

(1) Voyez *Voyage autour du Monde* p. 214.

de 132 ans, est morte par accident, laissant une fille de 90 ans, qui se livrait aux travaux les plus pénibles. D'Azara parle d'une négresse du Paraguay qui, d'après ses calculs, ne pouvait pas avoir moins de 180 ans, et le même examen qu'il applique aux indigènes lui a donné des longévités de 160 et 167 ans.

Divisions anciennes et modernes du Brésil.

§ *Divisions anciennes.* Le Brésil a subi dans ses divisions politiques quatre grands Changemens. Jean III le répartit dabord en 14 capitaineries, on en forma ensuite dix gouvernemens, puis vingt provinces jusqu'en 1823. Grâce au savant Balbi, nous pourrons offrir les divisions qui étaient encore adoptées en 1829. On ne doit pas se dissimuler cependant que ces divisions modernes ne soient provisoires. Il est impossible que les provinces du Mato Grosso, de Goyaz et du Pará, n'offrent point avant peu, d'importans changemens. Les trois tableaux suivans sont traduits de M. Casado Giraldes, en faisant quelques suppressions dans le second (1). Il est bon d'observer avec ce géographe portugais que les latitudes et les longitudes ont été prises par approximation, ainsi que la longueur et la largeur des provinces.

(1) *Tratado completo de cosmographia e geographia historica, physica e comercial, antiga e moderna ;* Paris, 1825. 1 vol. in-4.

CAPITANIAS ou CAPITAINERIES.	CAPITALES.	ANNÉE de l'établissem.	NOMS DES DONATAIRES ou DES PREMIERS EXPLOITEURS.	LOCALITÉS.
Grand Pará...	Pará...........	17e siècle.	Les fils de Jean de Barros....................	sous l'Équateur
Maranham...	Maranham......	16e siècle.	Donataire, Jean de Barros; explorat., L. de Mello.	Côte du N.
Ciara......	Aracaty........	16e siècle.		Côte du N.
RioGrandeduN.	Natal..........	1597	Donataire, Jean de Barros } par Jean III	Côte de l'E.
Parahyba....	Parahyba.......	1597	Donataire Jean de Barros } par Jean III	Côte de l'E.
Itamaraca....	N.-D. de la Conception.......	1534	*Id.*, Pedro Lopez de Sousa; elle appartint au marquis de Cascaes.........................	Côte de l'E,
Pernambuco...	Olinda.........	1534	*Id.*, Duarte Coelho Pereira, qui la peupla de concert avec ses fils.......................	Côte de l'E.
Seregipe.....	Seregipe........	1590	Fondée par ordre royal, colon. par Ch. de Barros.	Côte de l'E.
Bahia......	S.-Salvador.....	1531	Don., F. Pereira Coutinho; découverte par Diego Correa..............................	Côte de l'E.
Ilheos.......	S.-George......	Sous Jean III.	*Id*,. Jorge Figueredo Correa; expl.,Franc. Romero.	Côte de l'E.
Porto Seguro..	Porto Seguro....	Dito	*Id.*, Pedro de Campos Tourinho..............	Côte de l'E.
Espirito Santo.	N.-D. da Victoria.	1534	*Id.*, VascoFernandesCoutinho,achetéeparJeanV.	CôteE. S. E.
Rio de Janeiro.	S.-Sébastien.....	1576	*Id.*, Sebastien Correa de Sá.................	Côte E.S.E.
Saint-Vincent (Sto-Vicente.)	S.-Vincent.....	1531	*Id.*, Martim Affonso de Sousa...............	Côte S.E. Côte S.E.

DIVISION EN DIX GOUVERNEMENS

GOUVERNEMENS.	ANNÉES	CAPITALES.	LATITUDE		LONG. OCCID.		SITUATION.
Para	...	Para	1°	28'	31'	30'	Au N.
Maranham	...	Maranham	2	30	27	25	Au N.
Pernambuco	...	Pernambuco	8	14	17	24	A l'E.
Bahia	...	Bahia	13		19	25	A l'E.
Rio de Janeiro	...	Rio	22	54	25	20	A l'E. inclin. vers le S.
Saint-Paul	1710	Saint Paul	23	25	29		A l'E. *Id.*
Rio Grande do Sul	1807	Portalègre	27		30		A l'E. et au S.
Minas-Geraes	1720	Villa-Rica	20	30	26	25	Au centre vers l'E.
Goyaz	1749	Villa-Boa	16	15	31		Au centre vers l'E. et N.
Mato-Grosso	...	Villa-Bella	15		42	20	Centre vers l'O. et N.

DIVISION DU BRÉSIL EN PROVINCES.

Telle qu'elle existait avant 1823, et telle qu'elle est offerte dans la *Chorographie Brésilienne* du P. Manoel Ayres de Cazal.

PARTAGEANT LE BRESIL.

PROVINCES.	RESIDENCES des gouverneurs.	LATITUDE des gouvernemens. de...... à	LONGUEUR. (Legoas.)	LARGEUR. (Legoas.)	POPULATION des capitaineries.	PAROISSES.	COUVENS.	EGLISES.	OUVIDOR.	JUGE DE FORA.	OBSERVATIONS.
		degrés.									
RioGrande. du Sud..	Portalègre.	28° 35e	130	100		1		1	1	1	Elle comprend la plus grande partie du terr. de S-Amaro
Paranna...	Assomption C........	24 33 30'	190	80		3	5				
Uruguay...	San - Miguel......	26 35	180		1,900	1					Au couchant du Rio Uruguay
Sainte-Catherine..	N. - S. do Desterro..	25 29	80		3,200	1		4	1	1	Démembrement de Saint-Paul
S.-Paul....	Saint Paul C*......	20 30'28	160	100	23,700	2	1			1	Formée des capitain. de S.-Amaro et de 1/2 de S-Vinc.
Mato-Grosso........	Villa-Bella.	7 24 30	315	230	10,000	1		2	1	1	Peuplée par les Paulistes.
Goyaz.....	Villa-Boa.. C.......	6 21	300	200	7,000	1		5	1	1	Formée en 1740.
Minas-Geraes.....	Villa-Rica..	15 3021 40	112	80	27,000	2					Portion de S.-Paul créée en 1720

DEPEND VINGT PROVINCE	Rio de Janeiro....	Rio de Janeiro C*.	21		24		60	23	130,000	7	5	10	1		S.-Thomé, 1/2 de S.-Vincent, portion d'Espirito S.
	Espirito-Santo...	Villa da Victoria.	19		21		38			1	2		1		3 quarts de la capitainerie du même nom.
	Porto Seguro.......	Porto Seguro.....	15	30	19	30	85		7,500	1		5	1	1	Capitainerie du même nom, partie d'Ilheos.
	Bahia.....	Bahia C*..	10		15	40	115	100	100,000	8	8		1		Capit. du même nom, reste d'Ilheos.
	Seregipe del Rey.....	Seregipe C.	11		12	20	26	40			2				Cap. du même nom, 26 l. de côte.
	Pernambuco....	Pernambuco C*....	7		15		160	100		1	10	5	1	1	Capitainerie du même nom.
	Parahiba ..	Parahiba C	5	30	7		29				3				Cap. d'Itamarica.
	Rio Grande du N....	Natal C.....	4		5	20	50	30		1					Cap. du même nom.
	Ciará.......	Aracaty....	2	30	6		90	80		1					Cap. du même nom.
	Piauhy.....	Oeyras C..	2	30	11		160	50		2	1				Créé en 1718, faisait partie du Maranham.
	Maranham.	Maranham C*......	1	15	7	20	120	110			1		1		Capit. du même nom.
	Para......	Pa ou Belem C.		15	7		220	150					1	1	Cap. du même nom.
	Solimoens.	Crato......		40	6		170	80		1					Dépend. du Para.
	Guianna ..	Macapa....	4		4	40	180	60		1				1	

Nota. Les résidences de gouverneurs marquées de la lettre C avaient le titre de cité, et avec une astérisque elles sont épiscopales ; on ne comprend pas trop comment le P. Cazal a indiqué la ville de l'Assomption comme entrant dans les possessions brésiliennes.

§ *Nouvelles divisions.* C'est en 1823, après le départ du roi pour Lisbonne, qu'on changea les divisions administratives du Brésil, qui subirent par la suite plusieurs importantes modifications. Le tableau suivant offre toutes les provinces et leurs divisions principales, telles qu'elles étaient à la fin de 1829.

Chefs-lieux, villes, provinces, comarcas et autres lieux les plus remarquables.

PROVINCE DE RIO DE JANEIRO.

RIO DE JANEIRO (S.-Sébastião, St-Sébastien), Boavista, Santa-Cruz, Botafogo, Macacu, Magé, Mandioca, Marica, Cabo-frio, Campos ou San-Salvador dos Campos, Cantagallo, Novo Friburgo Angra dos Reis ou Ilha-Grande, les îles Grandes, Marambaya.

PROVINCE DE SAN-PAULO.

Comarca de San-Paulo.

San-Paulo, Santos, Villa da Princeza, Taubaté Guaratinguetá, San-Sébastião, Icarehy.

Comarca d'Ytu

Ytu ou Hitu, Porto Féliz, Sorocaba, Mugy mirim.

Comarca de Paranagua et Corytiba.

Corytiba, Paranagua, Cannanea, Iguape, Castro, Guaratuba.

Province de Sainte-Catherine.

Cidade de Nossa, Senhora do Desterro, San-Francisco, Laguna, Santa-Anna et S. Miguel (1).

Province de S. Pedro.

Portalègre ou Porto Alègre, Rio Pardo, Rio grande ou S. Pédro, Estreito, Villa Nova de Caxoeira, Piratinim, S. Miguel et S. Nicolao.

(1) Pour bien entendre la géographie primitive du Brésil, il importe de déterminer avec soin les limites de l'ancienne capitainerie de Saint-Vincent, dont presque tout le territoire est occupé aujourd'hui par celle de Saint-Paul. Le P. Gaspar Madre de Deos, qui est sur ce point l'autorité la plus compétente, dit avec raison que Saint-Vincent occupait, le long du bord de al mer, un espace de 100 lieues et non de 50, comme le pretendent plusieurs auteurs, sans aucun fondement. Sa largeur était telle qu'elle confinait avec les possessions espagnoles. Ces 100 lieues d'étendue n'étaient pas continues, mais séparées en deux portions, dans le milieu desquelles se trouvait comme enclavée la capitainerie de Santo Amaro. La première partie (la plus septentrionale était de 55 lieues) commençait a partir du Rio de Macaé, et se terminait au Rio de Curupacé.

L'autre portion avait 45 lieues; elle entrait dans le Rio de San-Vicente, et se terminait 12 lieues au sud de l'île da Cananea, à l'une des trois barres de Nossa Senhora do Rosario de Parnagua. Il est à remarquer que cette capitainerie continua a porter le nom de Saint-Vincent jusqu'en 1710; on la désigna alors sous le nom de San-Paulo, San-Vicente et Santo-Amaro.

Province du Mato Grosso.

Cidade do Mato Grosso, ou Mato Grosso nommée jàdis Villa Bella, Cuyabá, Diamantino, San-Pedro del Rey, Nova Coimbra et Forte do Principe da Beira, Camapuan.

Province de Goyaz.

Comarca de Goyaz, cidade de Goyaz ou Goyaz dite autrefois Villaboa; Meia Ponte, Pilar, Ouro-fino, Santa-Cruz, Santa-Rita, Crixá, le district des Diamans.

Comarcade S. Juan das duas Barras.

Natividade, Aguaquente, Cavalcante, Conceiçâo, Tahiras, S. Jozé dos Tocantins, Porto Real san Joâoa da Palma.

Province de Minas Geraes.

Comarca de Ouro Preto,

Cidade de Ouro Preto, ou Villarica. Marianna, Barbasinas, S. Bartholomeu, Santa-Barbara, Antonio Pereira, Inficionado, Catas altas de Mato Dentro.

Comarca du Rio das Mortes.

San-Joâo del Rey, S Jozé, Campanha ou Villa da Princeza de Beira; Queluz, San-Carlos de Jacuny.

Comarca du Rio das Velhas.

Sabará ou Villa Real do Sabará, Cahyté ou Villa Nova da Rainha, Pitangui,

Comarca de paracatn.

Paracatu ou Paracatu do Principe, San-Româo San-Domingo do Araxà ou Araxà.

Comarca du Rio San-Francisco.

Rio-San-Francisco das Chagas ou Rio Grande, Pilaô Arcado, Campo Largo.

Comarca do Serro do Frio

Villa do principe, Fanado ou Villa do Bom Successo, Agua Suja, Barra do Rio das Velhas, le district diamantin la capitale est Tijuco.

PROVINCE DE ESPIRITO SANTO.

Cidade da Victoria ou Vittoria, Itapemirim; Guarapary, Villa Nova de Almeida, Villa Velha do Espirito Santo.

PROVINCE DE BAHIA.

Comarca de Bahia.

San-Salvador ou Bahia; Caxoeira, Maragogype, Nazareth, Santo-Amaro, Itapicuru, Iguarupe, l'île d'Itaparica.

Comarca de Jacobina.

Jacobina, Villa de Contas, Villa-Nova do Principe, Joazeiro.

Comarca dos Ilheos.

San-Jorge ou Ilheos, Olivença, Camamu.

Comarca de Porto Seguro.

Porto Seguro, Santa-Cruz; Caravellas; Leopoldina, Belmonte; San-Matheus, Villa Viçosa Alcobaça.

PROVINCE DE SERGIPE ou SERRGIPE,

Cidade de San-Christovâo ou Sergipe, Estancia, Lagarto; Villa-Nova de San-Francisco, Propria ou Propiha (jadis nommée Urabu de Baixo).

PROVINCE DES ALAGOAS.

Cidade das Alagoas ou Alagoas, Maccyo, Penedo, Collegio, Atalaya, Porto alvo.

PROVINCE DE PERNAMBUCO.

Comarca do recife.

Cidade do Recife ou Pernambuco, Antonio de Cabidaan-Agostinho; Serinhem, jadis Villa Formosa, Apojuca.

Comarca de Olinda.

Olinda; Goyanna; Pasmado, Iguarassú, Limoeiro, l'ao d'Alho, l'île d'Itamaraca,

Comarca do sertão (du désert).

Symbres (jadis Ororaba), Santa-Maria, ou Indios Real de Santa-Maria; Flores, Guarahey; Pambu ou Santo-Antonio de Pambu.

Province de Parahyba.

Cidade de Parahyba ou Parahyba; Montemor; Villa Real, Pilar do Taypu; Pombal.

Province de Rio Grande.

Cidade de Natal ou Natal, Villa Nova da Princeza (jadis Assù), Porto Alegre, Estremoz, jadis Guajiru; l'île Fernando de Noronha.

Province du Seara, Ciara ou Siara.

Cidade da Fortaleza ou Seara, Aracaty, Granja; Sobral (jadis Garaçu), Villa Viçosa.

Comarca de crato.

Crato, Iccò ou Ycó, San-João do Principe.

Province du Piauhy.

Cidade do Oeiras ou Oeyras; Parnahyba ou Paranahyba; Piraruca Poti, Jurumenha, Pernaguá

Province do Maranham.

Cidade de San-Luiz ou Maranhão, Hycatú, Caxias ou Gachias, Itapicuru Grande, Guimaraens Alcantara, Lumiar, Tutoya.

Province du Para.

Gidade de Belem ou Pará, Villa Viçosa (jadis Cametá), Santarem, Gurupá ou Curupa, Souzel, Obidos, jadis appelée Pauxis; Macapá, Gurupi, Collares, Ourem, Melgaço, Pombal, Alter do Chão, Pinhel.

Comarca de Marajo.

Villa de Monforte ou Villa Joannes, Chaves, Soure, Salvaterra, Monçaras.

Comarca du Rio Negro.

Barra do Rio Negro, Barcellos, Thomar, Moira, Olivença (jadis San-Paulo,) Borda, Serpa, Sylves.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

